

## SOMMAIRE

Nos raisons personnelles de croire  
 Récits de l'Attique et des îles  
 En quelques lignes...  
 L'esprit qui décompose  
 L'avocat des pauvres  
 Images de Provence  
 Un plaidoyer pour la monarchie  
 La romance d'Elisabeth Browning

M. CLAEYS BOUUAERT, S. J.  
 Ivan PAUL  
 \* \* \*  
 Henri MASSIS  
 Maurice DULLAERT  
 Fernand DESONAY  
 Comte PEROVSKY  
 Jeanne CAPPE

## La Semaine

Après la dévaluation, la conversion des rentes, c'est-à-dire qu'après avoir amputé le capital des « rentiers », on diminue encore leurs revenus qui, déjà, allaient être payés en francs dévalués. L'État y « gagnera » — dit-on — plus d'un demi-milliard par an. *Salus populi suprema lex...* Le salut de la Belgique en ces temps de crise demande que soit sacrifié au bien commun une partie des réserves belges. Pour sauvegarder l'intérêt général, pour réparer partiellement les dommages causés par la tourmente, on prend les ressources nécessaires là où elles sont. Comme toujours, les épargnants sont mis à contribution.

Conversion libre, affirme-t-on. Non, conversion forcée, contrainte morale incontestable, car ceux qui voudraient ne pas l'accepter s'exposeraient à trop d'ennuis sans compensation pécuniaire suffisante. Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom? Pourquoi donner le change? Pourquoi faire croire que le « succès » de la conversion dépend des Belges et supplier les Belges de répondre à l'appel qu'on leur adresse au nom de la Patrie? Pourquoi leur dire : « J'espère que les porteurs de rente partageront ma conviction, à savoir qu'en acceptant notre offre, ils prennent l'attitude qui est la seule favorable à leur intérêt bien entendu et la seule compatible avec les exigences du Salut public »? N'est-il donc pas évident que l'immense majorité des rentiers ne bougera pas, n'ira pas se présenter à la Banque Nationale pour refuser la conversion de ses rentes? Et n'est-ce pas exagérer... quelque peu que de s'écrier :

*Au cours de cette semaine, jour après jour, nous prendrons connaissance, le cœur battant, des résultats de l'opération. Belges, au moment de vous décider, songez que c'est vous qui tenez entre vos mains non seulement votre sort, mais celui du pays lui-même.*

Quand, cette semaine-là écoulée, on aura constaté que la quasi unanimité des rentiers s'est laissé « convertir » de force, on ne va tout de même pas crier victoire, voyons!

Si donc il n'y a qu'à approuver une conversion qui s'imposait, il reste permis de regretter le « ton » sur lequel on l'a demandée au pays, parce que ce « ton » risque de faire plus de mal que de bien en ce moment. Quand on est obligé de renier toutes ses promesses et de manquer à de solennels engagements, et que la morale d'une nation est profondément affectée par cet irrespect général de la parole donnée, un autre « ton » s'impose, nous semble-t-il. Pourquoi n'avoir pas tenu aux « rentiers » un langage vrai et viril? Pourquoi ce bourrage de crâne? Pourquoi ces communiqués fantaisistes tendant à prouver que la conversion sera profitable, A LA FOIS, aux rentiers et à l'État, ce qui ressemble fort à la quadrature du cercle puisque les sommes qu'épargnera dorénavant l'État — but de la conversion — les « convertis » ne les recevront plus?! Évidemment le crédit et la confiance sont choses très fragiles et comportent un certain coefficient de... « factice », mais de là à parler comme si la menace d'une conversion plus ou moins... libre n'avait pas « pesé » sérieusement sur le marché des rentes pendant les jours qui précédèrent cette conversion, il y a loin...

Oserons-nous dire qu'à cet égard le discours prononcé lundi dernier par M. van Zeeland nous a plutôt déçu? Certes il est bon de parler francs et centimes à certaines heures, lorsque se posent de graves problèmes économiques et financiers. Mais nous persistons à croire que ces questions de francs et de centimes sont toujours fonction d'une conception d'ensemble et d'une politique générale; nous persistons à penser que, chez nous, en 1935, les questions de gros sous s'arrangeraient plus facilement si elles étaient mieux « éclairées », si on se préoccupait davantage du climat de la nation, de son tonus moral, de son dynamisme national. C'est fort bien de travailler d'arrache-pied à résoudre des problèmes techniques, mais gouverner, c'est avant tout, qu'on le veuille ou non, faire de la politique. Et déclarer ne pas vouloir en faire, c'est en faire quand même et de la moins bonne souvent...

Le programme du présent gouvernement n'est qu'économique, réplique-t-on; « il n'est le décalque ni le prologue d'aucun autre », ajoute M. van Zeeland. Soit, mais de l'action de ce gouvernement dépendra la politique de demain ou d'après-demain. Qu'il le veuille ou non, ce gouvernement, s'il s'en tient à son programme, rien que ce programme, mais tout ce programme — nous citons encore M. van Zeeland — pratique une *politique* qui prépare la politique de ceux qui lui succéderont. Et nous ne sommes certainement pas les seuls à penser que cette *politique*, qui proclame ne pas en être une, risque de préparer les voies à un gouvernement socialiste 100 %...

\* \* \*

D'autre part, M. van Zeeland ne craint pas de parler de gouvernement d'Union nationale. Mais alors, pourquoi en pas faire une propagande nationale, pourquoi ne pas créer une atmosphère nationale, pourquoi ne pas promouvoir une politique nationale?

Pour expliquer son long silence, le Premier Ministre nous dit que « son gouvernement entend être un gouvernement d'action et non de discours », mais s'occuper de l'opinion publique, créer l'atmosphère favorable, ne pas négliger le moral du pays, s'appliquer à susciter un dynamisme national n'est-ce donc pas agir?! Ce qu'il faudrait? Entreprendre une vaste campagne nationale qui, par tous les moyens, rappellerait aux Belges combien ils doivent être heureux et fiers — Flamands et Wallons — d'être les citoyens d'un pays aussi glorieux que le nôtre. Faire prendre conscience aux Belges de tout ce qu'ils ont été et de tout ce qu'ils sont; réveiller un enthousiasme national endormi; souligner ce qui nous est propre et ce qui nous distingue : tout cela serait bien plus utile qu'on ne le croit pour assurer la réussite du plan économique du gouvernement van Zeeland! Tout cela, hélas, n'est que trop négligé... Et pourtant les exemples sont là, sous nos yeux. L'exemple éclatant de l'Italie fasciste, l'exemple du Portugal... On le rappelait avec raison l'autre jour. Des pays plus petits que la Belgique, au passé bien moins glorieux et au rôle plus effacé — la Suisse, la Hollande, les pays scandinaves — ont beaucoup plus de fierté nationale que nous. Pourquoi?...

Tout de même, si on voulait! Comme le disait admirablement

le Roi, dimanche dernier, à Anvers, le canal Albert qui unit les eaux de la Meuse et de l'Escaut « symbolise l'union de deux peuples — (quel progrès dans les idées que cette expression : deux peuples!) — qu'une même destinée historique a soudés en croissant ». Et cette union est basée « sur la communauté tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des intérêts de tous les Belges. C'est cette communauté qui affermit automatiquement l'unité de notre sentiment national et l'unité de nos devoirs ».

Voilà qui devrait devenir la conviction consciente et réfléchie de tous les Belges. Voilà qui devrait leur donner la certitude que Flamands et Wallons ne peuvent être plus heureux, qu'unis dans une Belgique indépendante et libre. Voilà qui devrait nourrir un sens national éveillé et une fierté connaissant ses titres de noblesse. Nous sommes, hélas! loin de compte.

\* \* \*

Le programme du gouvernement, M. van Zeeland le rappelle, n'est ni le décalque, ni le prologue d'aucun autre. Mais alors, M. de Man, collaborateur de M. van Zeeland, eût bien fait l'autre jour, dans son interview par M. Frédéric Lefèvre, d'éviter les équivoques et de ne pas laisser son interlocuteur affirmer tranquillement « qu'appelé au Ministère du travail par le catholique van Zeeland, avec le consentement, et peut-être sur les conseils du Roi, le grand leader socialiste est en train d'appliquer le PLAN DU TRAVAIL, adopté par le Parti Ouvrier Belge à son Congrès de Noël 1933 ». Très probablement, le texte de cette « Heure avec... » aura été soumis, — suivant les règles du genre... — à M. de Man. Il ne l'a pas rectifié. La semaine avant déjà, un autre écrivain français, M. Pierre Dominique, affirmait avec la même assurance, en analysant le dernier livre de M. de Man — *L'Idée socialiste* — : « d'où le « Plan », qui, on le sait, est à l'heure actuelle appliqué en Belgique ».

Inutile de dire que dans son compte rendu du discours de M. Paul van Zeeland, le *Peuple* a omis le passage où le Premier Ministre soulignait que son plan n'est le décalque ni le prologue d'aucun autre...

M. de Man a confessé à M. Frédéric Lefèvre sa grande déception de 1914 : « Quand la guerre éclata, j'avais une grande confiance dans le socialisme allemand, je croyais qu'ils allaient faire la révolution et je me suis engagé dans l'attente de cette révolution et parce que je pensais qu'il fallait se battre jusqu'à ce qu'elle se produisît ». Erreur rachetée en luttant contre les Allemands jusqu'à la fin...

Autre déception : « J'étais déçu par l'Europe d'après-guerre »...

Mais M. de Man ne souffle mot de ce qui aura très certainement été la plus grande déception de sa vie : l'écroulement lamentable de la formidable social-démocratie allemande au service de laquelle il était allé se mettre en 1922 et qu'il servit jusqu'au jour où Hitler pulvérisa en vingt-quatre heures l'Eglise-mère du socialisme européen...

Et voici la fin de cette interview :

*La lutte de classe est un fait de la plus grande importance pour l'histoire du socialisme, mais ce n'est pas de la lutte des classes que le socialisme peut sortir.*

— De quoi, alors?

— De la volonté d'un certain nombre de gens...

— Vous croyez au salut par une ou plusieurs personnalités, par une élite?

— Tout ce qui s'est fait de grand dans le monde s'est toujours fait par les élites. C'est un fait biologique que je me borne à constater. Le véritable progrès social consiste d'une part dans l'élargissement des élites, mais d'autre part et surtout dans la transformation des procédés de sélection. La démocratie n'est pas l'absence d'une élite, c'est son meilleur choix.

— Envisagez-vous l'organisation de l'Etat futur comme réduisant la société à une seule classe? Et que deviennent alors les bourgeois, banquiers ou propriétaires de mines? Faites-vous, des banques et des mines, des services publics?

— Je vous répondrai tout d'abord qu'il n'y a pas d'Etat futur, mais une série illimitée d'Etats futurs. Si vous désignez par Etat futur l'ensemble des choses qui seront demain différentes d'aujourd'hui, j'en vois beaucoup qui restent en deça de la socialisation et beaucoup qui montent au delà. Le Plan du Travail, c'est la revendication du jour, au sens goethéen du terme, c'est dire qu'il ne vaut que dans la mesure des nécessités et des possibilités existantes, à un moment donné. Aujourd'hui le Plan est la seule chose qui m'intéresse, parce que c'est la seule que je puisse faire.

Le socialisme... La démocratie... Au fond, plus rien que des mots... Idéaliste, M. de Man désire que le monde s'améliore, que les élites s'élargissent, que leur sélection soit meilleure. Nous le désirons avec lui. Mais, sachant par la doctrine catholique que l'homme est un être déchu — vue de l'humanité que les leçons de l'histoire ne confirment qu'avec trop d'évidence — nous nous défions terriblement de tout réformateur qui croit l'homme bon par nature et la société indéfiniment perfectible.

« Toute science, toute littérature digne de ce nom, toute statistique même est révolutionnaire. L'esprit est par essence anti-conformiste et il ne peut servir le conformisme qu'en trahissant ses propres lois », voilà ce que M. de Man a encore affirmé à M. Lefèvre « en articulant chaque mot ». Espérons que le ministre des Travaux publics et de la Résorption du chômage sera moins vague et moins nébuleux dans l'accomplissement d'une tâche essentiellement pratique qu'il ne le fut dans cette déclaration-là!...

L'après-guerre aura donné un singulier éclat à la thèse du brillant historien anglais Carlyle sur le rôle des grands hommes dans la marche de l'humanité. Au siècle dernier, on prétendait volontiers que ce sont surtout les circonstances qui font les hommes et que le déterminisme historique a plus d'importance que la volonté personnelle. Or, jamais peut-être il ne fut donné de voir à quel point la volonté de quelques hommes crée les événements et trace à l'histoire sa voie.

Le maréchal Pilsudski, qui vient de mourir, fut de ces hommes-là. Il fut le père d'une Pologne restaurée après une disparition de cent vingt-trois années de la carte de l'Europe. Venu du socialisme, — et on ne comprend que trop bien que des esprits généreux et hardis aient commencé par sombrer dans le socialisme il y a cinquante ans, — il sut, à la rude école de la vie, se corriger en bonne partie tout au moins, d'erreurs politiques et sociales qui valurent d'ailleurs à la Pologne nouvelle des années de tâtonnement et d'insécurité. Quelle idée de donner à un Etat en pleine formation, le suffrage universel direct à vingt et un ans! Ce fut vite le gâchis. La Constitution de mars 1921 fut finalement dirigée contre l'exécutif en général et contre Pilsudski en particulier, contre son gouvernement personnel. Le maréchal se retira. Mais en 1926, après trois années de retraite, il rentra dans la capitale à la tête de ses troupes. Un de ses collaborateurs et confidents a expliqué dans la *Revue de Paris* du 15 février 1934, comment Pilsudski, adversaire de la dictature, « qui, disait-il, flatte la paresse humaine, en chargeant un homme de toutes les responsabilités et en en déchargeant tous les autres citoyens », concevait son rôle. Il avait virtuellement la puissance d'un dictateur, mais il refusa d'en jouer le rôle. « Il donne l'impulsion et puis laisse faire la vie. Il sait qu'un homme ne peut suffire à tout. Sa mission peut-être décisive et durable, n'est pas de faire tout lui-même. C'est impossible. Sa vraie tâche, c'est d'habituer les gens à se gouverner eux-mêmes, d'aider la vie à trouver sa voie ».

« Ayant choisi ses collaborateurs, il les laisse faire, les encourage à agir en toute indépendance et en toute liberté. Il n'aime pas donner des instructions, estimant que les hommes de gouvernement, comme les hommes de guerre, ne se forment que dans l'action autonome, dans l'initiation libre, dans la pratique des responsabilités. C'est ce qu'il appelle « jeter les hommes à l'eau ». Il essaie les hommes, les forme, et lorsqu'il les trouve bons à l'usage, il les garde longtemps. Ainsi

le maréchal a gouverné pendant près de [dix] ans, sans s'enchaîner à aucune formule, à aucune doctrine, usant tour à tour de la liberté et de la contrainte — de cette dernière très rarement et contre son gré — laissant à la pratique le soin de dégager la théorie. »

Et c'est dommage, ajouterons-nous, car un Pilsudski qui, dès le début, n'eut pas cru au libéralisme et à la démocratie politique, un Pilsudski qui eut en l'intuition que l'Europe nouvelle allait tourner le dos à l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, un Pilsudski royaliste et corporatiste eût rendu à sa Pologne bien plus de service encore qu'il ne lui en a rendu.

\* \* \*

Pilsudski donne donc raison à Carlyle; Mazaryk aussi, et Mussolini, et Venizelos (le Venizelos de la guerre et de l'après-guerre), et Salazar, et Lénine, et Staline, et Hitler...

Certes, il y a bien de l'inévitable dans le monde, un ensemble d'antécédents qui déterminent des conséquents inéluctables, mais, dominant le flot de ces enchaînements-là, certains hommes affirment avec éclat l'empire de l'intelligence et de la volonté, le rôle souverain de la liberté. Grandeur et noblesse de l'homme créé à l'image de Dieu! ...

De bons connaisseurs de l'Europe et plus particulièrement de l'Allemagne, nous avaient annoncé comme inévitable le conflit entre les deux conceptions du monde qui opposent le national-socialisme au catholicisme. Une hégémonie prussienne, disaient-ils, ne peut pas ne pas être anticatholique. Elle le fut avec Bismarck, elle le fut après Bismarck, elle ne cessa de l'être jusqu'à la grande guerre. Certes, cet anticatholicisme s'était quelque peu amadoué parce qu'on avait besoin du Centre et que, d'autre part, ce Centre fut étonnant de souplesse et de conciliation. Mais rappelons-nous que, pendant la guerre, alors que la victoire allemande ne faisait encore aucun doute pour les Allemands, certains catholiques allemands de marque ne cachaient pas leur vive appréhension. Pour eux, une Allemagne victorieuse verrait se rouvrir un Kulturkampf qui essaierait une nouvelle fois d'unifier spirituellement l'Empire victorieux. Tel chef centriste en vue alla jusqu'à supplier le cardinal Mercier de renoncer à une opposition qui nuirait grandement à l'Eglise en Allemagne au lendemain de l'inévitable victoire allemande...

Or, le national-socialisme est avant tout prussien. Il suffit de lire *Mein Kampf* pour s'en rendre compte. Il devait l'être d'ailleurs, car le racisme hitlérien ne pouvait s'épanouir à l'aise que dans un milieu, sinon antichrétien, à tout le moins aussi peu chrétien que possible. Tôt ou tard ce racisme se heurterait à l'Evangile. Et si on comprend que l'Eglise d'Allemagne ait — comme l'Eglise fait toujours d'ailleurs et très légitimement — commencé par accepter le fait d'un monde nouveau en essayant d'en tirer le meilleur parti possible, il paraît bien qu'elle ne s'illusionna pas sur ce qui l'attendait dans un très proche avenir.

\* \* \*

Où en est-on? « Un des plus éminents religieux d'Allemagne » vient de le dire au comte Robert d'Harcourt, professeur à l'Université catholique de Paris :

La question essentielle aujourd'hui n'est plus de savoir quel est le sort réservé à tel ou tel paragraphe du Concordat. La question cardinale se pose tout autrement : Existe-t-il une possibilité d'entente avec le national-socialisme? Nous assistons à un déplacement du centre de gravité du problème. Ce centre de gravité, ce n'est plus aujourd'hui dans des textes et des paragraphes qu'il faut le chercher, mais dans les bases générales et permanentes que postule l'application de tout contrat. Au premier plan, c'est aujourd'hui la question même de la foi qui se pose, l'avenir du christianisme en Allemagne et en Europe centrale, l'avenir de la culture chrétienne de l'Occident. Le problème atteint les plans profonds et derniers de l'âme, il met en question nos positions de base métaphysique.

Cette décision définitive sera là, dès l'instant où l'Eglise catholique déclarera qu'il y a identité entre le national-socialisme et le néo-

paganisme. Jusqu'à présent, on a continué à faire des distinctions poing tendu au néo-paganisme et, dans le même temps, révérence à Hitler.

Ces distinctions se sont révélées intenable.

Le livre *Mein Kampf* et le Mythe du XX<sup>e</sup> siècle respirent le même esprit. Les gestes d'Adolphe Hitler se superposent exactement à ceux des sous-chefs, subalternes agissant soi-disant sans mandat. Les faits rendent inéluctable une prise de position nette...

Le national-socialisme est lui-même le néo-paganisme. C'est contre lui qu'on se bat. Tant que cette vérité n'aura pas été énoncée formellement, l'équivoque continuera. Le national-socialisme continuera à pêcher en eau trouble... L'évolution actuelle, qui est une évolution d'usure lente, se poursuivra. Elle exige, elle exigera, jour après jour, les plus lourds sacrifices. Nos effectifs de bataille iront fondant tous les jours davantage. De larges fractions du peuple continueront à se faire les plus dangereuses illusions. Une nouvelle génération grandira, une génération païenne. Il est impossible de mesurer la profondeur des conséquences catastrophiques pour le christianisme en Allemagne qui découleront de cet état de choses.

Nous avons le devoir de formuler notre conviction sans aucune équivoque. Toutes les attitudes d'hésitation, toutes les demi-mesures dans la vie sont la traduction d'un état d'infériorité. Elles apparaissent doublement pitoyables quand, en face d'elles, il y a un vouloir net, une volonté d'aller jusqu'au bout, en bousculant tous les compromis. Cette volonté d'aller jusqu'au bout, cette volonté totalitaire, la franchise nous oblige à la reconnaître au national-socialisme dont elle est la force. En face d'un pouvoir qui repousse catégoriquement le christianisme, nous ne voyons pas pour quelles raisons le christianisme, de son côté, hésiterait à tracer franchement la ligne de séparation. A partir de l'instant où les positions de bataille seraient prises nettes, où l'on renoncerait définitivement à la tactique des compromis, l'on verrait s'épanouir dans l'Eglise une force qui, jusqu'à présent, n'a jamais été pleinement et vraiment engagée. Cet enthousiasme, cette volonté de sacrifice chez le peuple, ne les a-t-on pas toujours constatés dans l'Histoire dès qu'un évêque a voulu agir comme le grand saint Ambroise, comme saint Thomas et comme tant d'autres? Le totalisme du national-socialisme s'effondrera lamentablement, le jour où il trouvera en face de lui les forces unies du peuple chrétien...

Cette alliance avec le protestantisme résolu à lutter pour le Christ serait parfaitement réalisable. Et quelle belle conséquence ne manquera pas de découler de cette solidarité d'un front commun!

Voilà qui confirme ce que nous avons dit à diverses reprises déjà que, seul, le christianisme, est capable de briser l'hitlérisme. Un Suisse, chargé d'une enquête en Allemagne il y a un an, en était revenu persuadé, non seulement que le conflit aurait lieu, mais que l'Eglise d'Allemagne s'opposerait énergiquement à la paganisation du Reich. Depuis lors cette paganisation n'a cessé de progresser. Dans l'article des *Etudes* (la revue des Pères Jésuites français) que nous citons, M. Robert d'Harcourt, un des meilleurs connaisseurs de l'Allemagne, écrit :

L'esprit de Rosenberg a fait les plus effroyables ravages dans les rangs de la jeunesse d'outre-Rhin. M. Baldur von Schirach, chef de la Hitlerjugend, ne nous faisait-il pas tout dernièrement cette effrayante déclaration que la ligne suivie par l'ensemble de la jeune génération d'Allemagne était la ligne même de Rosenberg? Le christianisme est odieusement dénaturé par les thèses raciales du Mythe du XX<sup>e</sup> siècle. On dresse l'un contre l'autre deux christianismes : le premier, dit « positif », et qui n'est qu'une exaltation de l'orgueil de la vie (le seul — est-il utile de l'ajouter? — que consente à admettre Alfred Rosenberg); le second, dit « négatif », voué à la glorification de la douleur, de l'humilité, de tous les « complexes d'infériorité », et qui se résume dans le symbole de déchéance qu'est la Croix.

« Un peuple de soixante millions d'êtres est en danger de perdre son âme » (ein ganzes Volk beginnt seine Seele zu verlieren), écrivait tout récemment un écrivain catholique allemand échappé de l'Hitlerie.

Deux credos, deux fois s'opposent, se heurtent. Aucune conciliation n'apparaît possible entre le message de Nazareth et les thèses d'Alfred Rosenberg, entre Dieu et la race divinisée. Cet orgueil germanique hypertrophié, tout dans la mentalité nationale-socialiste le proclame et l'étale. L'attitude raciste tout entière n'est un défi passionné jeté au Christ et à la Croix. « Nous n'avons pas appelé le Sauveur, écrit et crie un national-socialiste de marque, nous n'avons pas besoin d'être rachetés. » (Wir haben Christus nicht gerufen, wir brauchen seine Erlösung nicht.)

Blasphème de l'hybris humaine qui retombera sur ceux qui l'ont poussé. La victoire finale sur l'homme et son vertige d'orgueil appartient à Dieu. Nous n'en avons jamais douté. L'heure où elle sonnera, elle aussi, lui appartient. Il est cependant dans le pouvoir du chrétien, et particulièrement des catholiques d'Allemagne, d'en hâter la venue. Par une position de toute franchise, de toute netteté, qui nous apparaît, ainsi qu'à beaucoup d'observateurs allemands, comme la plus solide chance de l'Eglise catholique d'outre-Rhin aujourd'hui. Il faut, une bonne fois, prendre son parti de l'adieu aux méthodes qui naguère réussirent au Centre : les pourparlers, les tractations. Ces méthodes-là apparaissent aujourd'hui non seulement comme décidément périmées, mais comme terriblement dangereuses en face d'un adversaire qui bouscule les textes et les accords et plante son couteau au milieu du tapis vert. Le temps n'est plus aux élégantes passes d'armes parlementaires, aux finesses stratégiques, à la manœuvre.

Une seule attitude paraît aujourd'hui en mesure de sauver le catholicisme allemand : la franche répudiation, non seulement du néo-paganisme, mais du régime qui en est le support et l'hypocrite inspirateur. Il faut en finir avec cette attitude double et ambiguë qui a déjà anémié tant de forces et qui consiste à protester de son respect pour le national-socialisme, tout en flétrissant ses soi-disant déviations. L'équivoque qui oppose Hitler et Rosenberg est à la fois fautive en principe et dangereuse en pratique. Elle mine et désagrège les éléments de résistance qu'elle laisse hésitants et désemparés.

Certes, nous n'ignorons rien de l'effroyable mécanisme de violence que peut déchaîner l'attitude de résistance au régime hitlérien. Nous sentons pleinement tout le terrible poids de responsabilité qui pèse sur les épaules des pasteurs devant cette éventualité : ou continuer la tactique de la défensive pied à pied et laisser peu à peu ses forces s'étioler, ou créer une situation nette et jeter dans la persécution ouverte le troupeau qui, jusqu'ici, n'a eu à subir que la persécution sournoise. Et, néanmoins, les positions nous paraissent claires. On n'éludera pas l'engagement de fer décisif. Reculer la bataille, c'est la perdre en détail. Les tactiques prolongées de défensive sont finalement des tactiques de défaite.

Catholiques belges, prions pour nos frères d'Allemagne, pour les Allemands du Sud, surtout, qui, s'ils font bloc, peuvent encore sauver, avec la Foi de leurs pères, la civilisation occidentale directement menacée par une Hitlérie païenne. L'éminent religieux qui s'est confié au comte d'Harcourt ne craint pas de le dire :

Une grande heure sonne aujourd'hui pour l'Eglise. Les droits de l'humanité sont en danger. Aucune voix n'ose plus s'élever contre les êtres de violence et de sang aux yeux desquels l'homme n'est qu'un esclave. Devant le spectacle des camps de concentration, des assassinats, des violations brutales de la liberté, personne n'ose plus prononcer aujourd'hui le mot divin : « c'est défendu ». Le jour où l'Eglise le prononcera, ce mot, c'est à sa plus haute destination qu'elle se montrera fidèle. La réponse sera une grande clameur d'enthousiasme sur la terre tout entière... Devrions-nous, ce jour-là, subir le pire, c'est pour l'humanité que nous aurions souffert, pour l'homme, image de Dieu et frère du Christ. Et tous les hommes répondraient par un grand cri de reconnaissance : libres-penseurs, communistes, socialistes, tous ces millions d'égarés qui aujourd'hui ne connaissent plus le visage de l'Eglise.

D'un geste comme celui que nous souhaitons, la conséquence serait un renouvellement intérieur général. Une loi éternelle veut que le bénéfice de toute action droite retombe sur son auteur. Nous sortirions de cet état de contraction, de paralysie morale qui, dans le monde entier, est devenu une sorte de peur de vivre. L'élan des premiers âges de la chrétienté revivrait à nouveau...

Et les élections municipales en France, nous écrit un ami, nous voilà loin d'un redressement national!

Est-ce bien sûr? Ce n'est évidemment pas des urnes que sortira la France nouvelle, mais les urnes causent un mal dont l'excès même aura provoqué la réaction salutaire.

Le brillant, l'étourdissant écrivain qu'est M. Pierre Gaxotte a raison :

La France électorale prétend ne rien changer : cela prouve à la fois qu'elle est débonnaire et qu'elle ne comprend rien. Elle a l'esprit borné et les yeux clignotants. Sous prétexte de ne rien risquer, elle va droit à la catastrophe, épanouie de bonheur et regardant son nombril avec une admiration qui n'est pas feinte.

Et il a raison encore, M. Gaxotte, quand il affirme que :

Le corps électoral veut à la fois, et avec la même énergie, des choses qui ne s'accordent pas et qui ne s'accorderont jamais. Il veut que la monnaie soit stable et que les caisses publiques soient mises au pillage; il veut que, pour les deux tiers, les grandes villes soient administrées par des marxistes, et que la rente soit régulièrement payée; il veut que le franc reste le franc, mais il ne veut rien qui puisse en assurer la stabilité; il ne veut pas d'inflation et il ne veut pas non plus d'économies; il ne veut pas la guerre, mais il s'allie avec les Russes qui la veulent; il ne veut pas se battre avec l'Allemagne, mais il applaudit à une politique d'encercllement qui pousse les Allemands aux partis désespérés; il veut jouir en paix de son jardin et de sa maison, mais il vote pour l'expropriation dans l'espoir d'embêter son voisin qui a une maison plus grande et un jardin plus ombragé. Le corps électoral est conservateur. Il conserve la conservation et le communisme, le drapeau tricolore et le drapeau rouge, les juges et les stavisquiens, les gendarmes et les escrocs, les abus et les raisons de mécontentement, le désordre, la facilité, le débarrillé et la crasse. Il veut que cela dure. Mais la seule certitude est que cela ne durera pas, parce que le blanc n'est pas le noir et qu'il n'y a pas de rond carré.

Il faut se décider entre la maladie et le malade.

Ou bien on tue les microbes pour sauver le malade.

Ou bien on épargne les microbes et, au bout d'un certain temps, on se réunit au cimetière pour enterrer le malade.

Il est certain que le système parlementaire a prodigieusement avili le peuple français et que, dans l'échelle des nations, il est descendu de quelques degrés.

Certes, il existe des forces puissantes de rajeunissement. Le paradoxe est qu'elles soient brimées et poursuivies par le gouvernement officiel. Le jour même où M. le président Beaufils relâche Bonnaire, un autre chat-fourré engage de nouvelles poursuites contre les organisations paysannes. L'Etat qui n'est plus ni obéi, ni respecté, l'Etat qui ne sait ni rendre la justice, ni élever la jeunesse, ni garantir la sécurité du territoire, cet Etat branlant et discrédité ne retrouve de l'énergie et de la force que pour s'en servir contre les meilleurs éléments du pays.

Evidemment la réaction est en marche. Les événements intérieurs, la pression extérieure... Il n'est pas possible que la France se tienne encore longtemps en dehors du courant qui emporte notre temps vers un monde nouveau. Seules, des institutions nouvelles guériront le peuple français.

Même un André Gide en est arrivé à découvrir l'importance primordiale des institutions. Dans les Pages de journal qu'il publie dans le numéro de mai de la Nouvelle Revue française, il écrit :

J'ai longtemps professé que la question morale devait prendre le pas sur la question sociale; il ne me paraît plus à présent; et même comme il advient alors, je ne comprends plus bien ce que je voulais ainsi dire. L'individu, encore aujourd'hui, m'intéresse plus que la masse; mais d'abord important les favorables conditions de la masse pour permettre à l'individu sain de se produire. Des considérations de cet ordre paraissent à peu près inutiles, ainsi sommairement exprimées. Il y faudrait le dialogue, roman ou drame.

Les favorables conditions de la masse pour permettre à l'individu sain de se produire, c'est-à-dire que les institutions font les hommes bien plus que les hommes ne font les institutions; c'est-à-dire aussi que certaines institutions avilissent alors que d'autres élèvent; c'est-à-dire que les unes favorisent la moralité générale tandis que d'autres alimentent les pires passions. La démocratie politique est une grande corruptrice. Et ce régime — comme dit M. André Tardieu qui ne le connaît que trop bien — est imperfectible et incurable.

Ce que nous pensons des déclarations pacifiques faites par Hitler à un journaliste américain? Que c'est là de l'habile propagande mais qu'il est bien dommage que le même journal qui les rapportait annonçait des réquisitions d'immeubles en Rhénanie démilitarisée, immeubles destinés à être transformés rapidement en casernes... Et demain on se trouvera devant un nouveau « fait accompli »...

# Nos raisons personnelles de croire

« Raisons personnelles », disons-nous. Nous ne voulons nullement signifier par là des raisons subjectives, qui vaudraient pour l'un et non pour l'autre, qui révéleraient à l'esprit un but, sans l'obliger à y tendre. Non, quelle que soit la diversité des voies par lesquelles la vérité peut venir à l'homme, les « raisons » dont nous voulons parler sont, par nature, universelles, et elles s'imposent à la conscience; si nous les qualifions de « nôtres » et de « personnelles », c'est que chacun des croyants doit les posséder personnellement.

## § I. — Attitude insuffisante.

Plus que les adeptes de n'importe quelle religion ou philosophie, plus que les protestants, les catholiques ont besoin de cette possession personnelle, consciente, des motifs qui fondent leur foi. Sinon celle-ci, prétendant au monopole de la vérité absolue, complète, parfaite, devient odieuse pour tous ceux qui ne la partagent pas; et pour les catholiques eux-mêmes, elle ne se justifie pas. Les « croyants » ne gardent cette foi mal établie que par une espèce de volontarisme plus ou moins égoïste : « Il faut que je me déclare sûr, aux autres et à moi-même; je le suis, car j'ai le don de foi. » La prétention à l'illumination par « le don de foi » leur tient lieu de motifs valables rationnellement. Ainsi se réfugient-ils dans l'arbitraire d'un coup d'état de la volonté, et leur attitude morale et religieuse en est teintée d'un subjectivisme aveugle (1), qui ne répond ni à la dignité de Dieu, ni à celle de l'homme. « J'aime mieux, avouent-ils, ne pas penser aux motifs de ma croyance; je préfère la foi du « charbonnier ». Ce disant, ils se jugent en règle avec l'orthodoxie : Jésus n'a-t-il pas proclamé bienheureux *ceux qui croient sans avoir vu*? Comme si le « charbonnier » n'avait pas, pour être fondé à croire, les excellents motifs, parfaitement rationnels, humains et surnaturels, que nous exposerons au cours de cette étude et des articles qui suivront : nous dirons, en effet, pourquoi il a tout à fait le droit de croire rationnellement, en pleine lumière, « ce que croit l'Église », comme il le dit. Et Jésus a-t-il voulu déclarer autre chose que, ceci : « Thomas, sois donc fidèle »? Car Thomas avait vu le Maître faire des miracles, il l'avait entendu promettre sa résurrection; il avait vécu avec Lui; connaissant le Maître il aurait dû le croire sur parole; de quel droit prétendait-il se refuser à croire sans l'avoir vu ressuscité? Il avait toutes les raisons, et des raisons fondées sur Jésus même, pour s'en remettre « sans voir » à l'attestation de ceux qui avaient vu, ainsi que devraient faire, à l'avenir, ceux qui auraient à s'en remettre à l'attestation de l'Église.

Rien donc, dans les prétextes allégués, qui puisse dispenser de mettre l'attitude intellectuelle, morale et religieuse à la hauteur

(1) Ils ne sont pas même en état de dire ce que la lumière de foi leur fait mieux voir : est-ce le *credendum*, ou la vérité en soi des mystères? Se posent-ils la question?

de la culture générale que l'on possède, rien qui puisse tenir lieu de la connaissance exacte de ce que vaut l'attestation des « témoins du Seigneur ». Saint Pierre écrivit formellement : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur, le Christ, étant toujours prêts à répondre, mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » (I, Petri, III, 55.) Or la raison de l'espérance, c'est identiquement celle de la foi.

Au fond, la foi catholique serait parfaitement illégitime sans « raisons personnelles ». Car, enfin, elle consiste à livrer toute sa conduite morale et religieuse à des enseignements et des préceptes formulés par des hommes, comme à la vérité et à l'autorité de Dieu même, à cause de cette vérité et de cette autorité divines. De quel droit? Il est absolument nécessaire, il est dans la nature des choses que tout homme qui consent un pareil hommage à d'autres hommes, sache pourquoi, le faisant, il honore Dieu, pourquoi il ne verse ni dans l'illumination, ni dans la superstition fanatique. En d'autres termes, l'attitude catholique doit être fondée en crédibilité rationnelle, et il n'est légitime de s'en remettre à des hommes pour la conduite de son âme que si pareille confiance apparaît obligatoire, fondée, voulue par Dieu même.

Qu'allons-nous donc faire? Soumettre à nos lecteurs un nouveau traité d'apologétique toute faite? Il en existe tant! Non, nous allons proposer de nous rendre compte des réalités qui doivent fonder toute croyance personnelle, sérieuse. Du même coup nous verrons pourquoi un si grand nombre de catholiques n'ont qu'une foi précaire, à peine surnaturelle aussi bien qu'à peine humaine.

Disons tout de suite que ces réalités, nous les trouvons là où elles doivent être, à savoir dans l'Église elle-même, et plus précisément en son témoignage et en la vie qui vient par elle. Aux origines, elles étaient dans le Christ et mettaient en lumière l'autorité de sa parole; après Lui, elles furent visibles en ceux qui rendaient témoignage de Lui; de nos jours, où pourraient-elles être ailleurs qu'en ceux qui continuent, qui prolongent jusqu'à nous, le mandat des premiers témoins? Donc, dans l'Église d'aujourd'hui, le témoin actuel, pour nous, au XX<sup>e</sup> siècle, comme elles le furent, à chaque siècle, pour les hommes qui vécurent alors. Nous avons précisé : « dans le témoignage », parce qu'avant de croire à la doctrine, à l'enseignement d'autorité, il faut que nous soyons assurés que le « témoignage » est vrai. En effet, de qui tenons-nous, comment savons-nous, que Jésus a existé, qu'Il a fait des miracles, qu'Il est ressuscité, qu'Il était le Fils unique du Père, et qu'Il a institué l'Église — toutes choses qui doivent être certaines pour nous, antérieurement à la crédibilité de l'enseignement et de l'autorité — sinon par l'attestation qu'a rendue de Lui l'Église primitive, et par les « signes divins » qui, selon le mot de saint Marc (XVI, 20) et celui de Paul (I, Cor., II, 4-5), prouvèrent que Dieu corroborait le témoignage rendu et fondait Lui-même la foi? Les Évangiles, les Actes des Apôtres, les Épîtres

ne sont pas autre chose que la consignation partielle de l'attestation originelle, et des « signes divins », en Jésus d'abord, puis en ses témoins jusqu'à nos jours.

## § 2. — « Raisons personnelles » des doctes

### a) CERTITUDES SCIENTIFIQUES

Appelons « doctes », ceux à qui il est donné de pouvoir entrer en contact direct avec les documents primitifs, de les scruter en détail, d'apprécier les motifs de la critique de leurs défenseurs, et de les comparer à ceux des contradicteurs et des négateurs.

Parmi les réalités de fait présentées par l'Eglise se trouvent, en première ligne, dans le champ des études savantes, les textes du Nouveau Testament et l'histoire primitive de l'Eglise. Les textes supposent les traditions chrétiennes. Nous avons donc un ensemble que l'on peut décomposer en trois parties : les textes, l'ensemble ou l'unité de la Tradition, la suite de l'histoire. On doit ajouter, pour un examen vraiment scientifique, les études de critique *pour et contre*.

Celui à qui il est donné d'entrer dans l'études des Evangiles y trouve non seulement un charme incomparable, pénétrant, éclairant, quelque chose qu'il ne rencontre nulle part ailleurs, — mais il constate aussi de manière précise ce que sir William Ramsay notait comme le fruit de cinquante années d'étude : « Le Nouveau Testament est un livre unique pour la cohérence, la lucidité, la richesse, la vive sincérité de l'expression. Ceci n'est pas la caractéristique d'un ou de deux des ouvrages qui le composent; en des façons différentes cette caractéristique appartient à tous (1). » On le voit, c'est déjà plus qu'un attrait, c'est une indication historique, nette, vers la vérité vécue. Quand on a scruté verset par verset les récits évangéliques, on s'est heurté à une multitude de difficultés, mais ensuite on a trouvé qu'elles se résolvent par les réalités de la vie — attestations, organismes, traditions — d'où ces textes sont sortis.

\* \* \*

*La Tradition chrétienne.* Nous savons fort bien que nos adversaires diraient plutôt : « les traditions », et c'est là une de leurs méprises fondamentales, car ils méconnaissent le caractère d'unité qui commanda les origines chrétiennes. C'est à la Tradition que nos livres du Nouveau Testament doivent leurs caractéristiques et de l'existence, de l'unité de cette Tradition nous avons un ensemble convergent de preuves, qui est absolument décisif. Ce sont les plus anciennes épîtres de Paul : aux Thessaloniens, aux Galates, aux Corinthiens, qui nous apprennent que les doctrines les plus élevées sur la personne de Jésus étaient déjà reçues et implantées, de Jérusalem à Thessalonique et à Corinthe, dans tout le monde grec et bientôt à Rome; ce sont, à l'autre extrémité, des séries de textes canoniques, les écrits johanniques, qui, notamment dans les discours après la Cène et dans les récits concernant la Passion et la Résurrection, rendent, avec une authenticité si irrécusable (2), les paroles et les actes de Jésus. On y trouve l'intimité et le détail concret, nécessaire, qui dénotent le témoin mêlé aux événements; c'est encore ce passage des Actes qui nous rapporte l'élection d'un remplaçant de Judas dans le

(1) Cité par le P. DE GRANDMAISON, *Jésus dans l'histoire et le mystère*, p. 24 n. Ce savant opuscule a été publié en 1925 à l'époque où les hautes fantaisies du docteur Couchoud avaient leur heure de succès, ailleurs que dans le monde savant.

(2) Voir là-dessus les commentaires de LAGRANGE et de DURAND. Notamment de ce dernier, les *Entretiens après la Cène* dans *Recherches de science religieuse*, 1910. Les exégètes rationalistes eux-mêmes reconnaissent que le récit de la Passion chez Jean est plus précis que tous les autres; il est même nécessaire pour faire comprendre plus d'un détail. Voir aussi l'excellent livre du P. HUBY, *L'Evangile et les Evangiles*.

Collège des Douze (Act. I, 20 et suiv.). Nous y voyons Pierre se lever au milieu de l'assemblée des cent vingt disciples réunis au Cénacle dans l'attente de la Pentecôte. Il demande : « Que parmi ceux qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à partir du baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection. » On le voit : Pierre veut l'unité dans le témoignage. Il la voulait au nom de Jésus, qui avait institué le Collège des Douze et l'avait mandaté.

Car, c'est par obéissance à la volonté de son Maître, qui avait institué le Collège des Douze, que Pierre voulait un remplaçant à Judas. C'est par fidélité au « Maître unique » que l'Eglise naissante, en dépit de tous les illuminismes et de tous les charismes, quand il s'agissait des paroles et des actes de Jésus, s'en tenait uniquement, exclusivement, au témoignage « des Douze » (1). Ce fut là le principe primordial de la Tradition à ses premières origines; Paul lui-même, « le premier des charismés », disent nos adversaires, en est une preuve vivante. Dès les premiers jours donc, l'Eglise naissante s'attacha, par respect souverain, à la garantie de l'attestation mandatée, authentiquée, une et universelle, la garantie même que Jésus avait voulue, instituée, établie. Quant aux applications particulières (2) des principes généraux posés par Jésus, Pierre lui-même, les Douze, Jacques de Jérusalem, les communautés de fidèles ne les adoptaient que sur preuves de fait, dûment constatées et contrôlées, qu'elles étaient inspirées, commandées par l'Esprit du Seigneur, l'assistance qu'Il avait lui-même promise (3).

Tel fut donc l'esprit, telle fut la pratique constante de la Tradition aux origines; c'est là ce qu'il faut bien comprendre, savoir faire revivre pour ainsi dire, si l'on veut apprécier à leur pleine valeur les récits évangéliques. En d'autres termes, il est nécessaire que derrière les textes on puisse retrouver les « témoins », les porteurs de la Tradition, tels qu'ils furent en toute réalité : Si on ne le fait, comment évitera-t-on l'aberration de prendre notre Tradition chrétienne pour la résultante des aspirations et de la fermentation religieuses du milieu et de l'époque? Non, nous avons besoin d'être certains (et nous ne le sommes qu'à la condition de bien connaître nos témoins), que les Evangiles ne nous donnent point un reflet de piété idéalisante, « créatrice de biographies légendaires » (4), mais authentiquement, vraiment, les paroles, les actes, la personnalité de Jésus de Nazareth. Ils sont la consignation par écrit, de la « piété d'obéissance et de fidélité », celle qui se ferait un grave reproche de rien altérer de la physionomie révéralée par-dessus tout comme étant la révélation vivante de la vérité même et du bien souverain. C'est ce que ne comprennent guère les écrivains qui se bercent sans doute d'idéal, mais qui ont peu l'esprit d'obéissance chrétienne. Ils ont perdu le sens rigoureux, vrai, de la maxime que Jésus avait inculquée : « Que votre parole soit simple : *cela est, cela n'est pas* » (Matth. V, 37). Ils n'ont plus guère conscience de ce que saint Paul ressentait si vivement : « Prêcher Jésus ressuscité, s'il ne l'était pas, c'était se porter faux témoin contre Dieu » (I, Cor., XV, 15) (5). De même, attester de Jésus n'importe quoi qui n'eût pas été vrai, c'eût été manquer à Jésus, effacer l'empreinte qu'il avait marquée,

(1) Quand Tertullien écrira : « Tout par les apôtres; rien sans eux », il n'énoncera, à cent cinquante ans de distance, que la règle primitive.

(2) Telle, le baptême du Centurion Corneille (Act. X), et d'une manière générale, de tous les incirconcis, etc. Voir les Actes et les Epîtres pauliniennes.

(3) Entre autres circonstances, dans les entretiens après la Cène.

(4) Terme et thèse de Renan.

(5) Le P. Pinard de la Boullaye a magnifiquement développé tout ceci en ses conférences de 1929, *Jésus et l'Histoire*, pp. 212 et suiv. Ajoutons que pour les grands miracles, ceux qui suffisent largement comme base de notre crédibilité, il n'y a pas place pour l'idéalisation : c'est tout ou rien. Qu'on songe à la résurrection de la fille de Jaïre, à celle de Lazare, à la guérison du serviteur de Centurion, à la multiplication des pains, à la Résurrection de Jésus lui-même.

contrevenir à sa parole formelle. De nos jours, méconnaître la fidélité exacte et le respect souverain du vrai dans la prédication des Douze, c'est méconnaître la présence de l'esprit de Jésus en ses premiers témoins, la puissance de cet esprit et de son action, sur ceux qu'il avait choisis, formés, mandatés, pour rendre témoignage de Lui. En un mot : pour juger sainement de notre Tradition primitive, il faut être capable de bien se rendre compte de ce que furent Pierre, les Douze, Jésus lui-même.

\* \* \*

*L'histoire enfin*, de l'Eglise naissante ne s'explique que par l'incomparable tradition que nous avons dite (1). Sans elle, fatalement, l'Eglise serait bientôt tombée en proie aux rêveries gnostiques, aux entraînements pseudo-mystiques ou prophétiques, dont les Epîtres de Paul, les écrits johanniques, la Didachè, toute l'histoire de l'époque nous attestent l'existence et l'exaltation. Cette histoire est unique, incommensurable à toute autre, en contraste parfait avec le règne de la fantaisie qui s'étale dans toutes les créations religieuses orientales ou occidentales des milieux ambiants. Inexplicable, la création du type de Jésus par un groupe de pêcheurs galiléens, par Paul, l'ancien pharisien fanatique; inexplicable la conversion de Paul, et la force et la puissance de conversion chez les Douze, si Jésus n'est pas ressuscité; inexplicable et impossible la constitution de communautés chrétiennes juives; inexplicable la conquête du monde gréco-romain par la foi en un Juif crucifié, à l'aide de la seule prédication de quelques exaltés, si Jésus n'a fait revivre sa puissance en ceux qui s'en allaient le prêcher. Il eût été aussi impossible aux Douze de puiser en eux-mêmes, ou dans le monde ambiant, la force de leur foi et de leur apostolat, qu'il le leur eût été de créer par eux-mêmes le type de Jésus.

Ce triple nœud — de l'ensemble des textes, du caractère de la Tradition, de la suite de l'histoire — est indissoluble. Les difficultés de détail, si nombreuses soient-elles, ne peuvent dénouer le faisceau des preuves qu'il représente. Tel est le résultat ferme de toute critique capable de faire revivre les réalités.

Evidemment, s'il s'agit d'établir des résultats, scientifiquement, critiquement, au sens rigoureux du mot, il ne peut suffire d'alléguer « en général », que les témoins n'ont pu être trompés, n'ont pas voulu tromper, et n'auraient su le faire, l'eussent-ils voulu. Il ne suffit pas de tabler sur les textes, en bloc, comme sur des vérités acquises. Ce n'est pas ainsi que, *historiquement*, la question se pose. Elle est de savoir si nous avons réellement des attestations de témoins. Il faut donc faire le travail critique dans le dernier détail. Il faut examiner toutes les hypothèses qui pourraient rendre compte de la genèse des textes : adjonction de récits édifiants, grossis peu à peu, insertions, combinaisons de particularités à tendance apologétique ou de « traditions pieuses », se décelant par des surcharges dans le texte ou des traces de suture quelconque, mélange de souvenirs et d'idéalisation : tout cela se constate partout. Pourquoi cela ne se serait-il pas produit dans la Tradition chrétienne? C'est à vérifier, et dans le détail, par les croyants aussi bien que par les rationalistes.

En quel esprit? Sans aucun préjugé qui constituerait une pétition de principe, comme serait de supposer *a priori* l'authenticité et l'historicité de toute « tradition », parce que l'autorité enseigne cette historicité et cette authenticité. En effet, dans le travail

(1) Sur cette histoire, Mgr Batiffol a écrit un chef-d'œuvre : *L'Eglise naissante et le Catholicisme*. Le P. Allo a très bien montré combien il est insensé de vouloir expliquer les premiers développements du christianisme par les facilités qu'offrait l'Empire romain, ou le monde grec, avec les aspirations syncrétistes, etc. Voir Allo, *L'Evangile en face du syncrétisme païen*, ou *Le Scandale de Jésus*. Voir aussi les pages si justes du P. SERTILLANGES, dans *Le Miracle de l'Eglise*.

apologétique, critique, c'est le fondement même de l'autorité qui est en question (1). Autant que les critiques rationalistes, les croyants, s'ils veulent se faire une démonstration rigoureusement historique, auront donc à éprouver chacune des pierres de l'édifice. Ils l'ont fait. Qu'il suffise de citer des hommes tels que Mgr Batiffol, les PP. Lagrange, Allo, Huby, Durand, M. Jacquier, etc. Chaque verset a été remué, retourné; chaque tradition pesée, examinée, en tous sens, et les arguments des adversaires consciencieusement discutés, appréciés. Or il se fait que tout ce travail critique a permis, pour tout ce qui concerne le témoignage rendu de Jésus-Christ, d'établir plus nettement que les textes, provisoirement descellés, doivent être remis en place, que les dates de composition, les attributions d'auteurs qu'avait léguées la Tradition sont les seules qui rendent raison de l'ensemble des faits comme de la genèse des textes. Et beaucoup des plus éminents parmi les savants rationalistes se rallient à ces conclusions : tel Harnack en nombre de points importants.

Non pas en tous. Et beaucoup de rationalistes illustres ne suivent point Harnack. Comment cela se fait-il?

\* \* \*

*Les motifs de l'incroyance savante*. S'il s'agit d'une démonstration « historique », « scientifique », l'on ne peut être complètement tranquilisé, aussi longtemps qu'on ne s'est pas rendu compte de ce que pèsent les raisons de l'adversaire. Nous venons de dire que nos savants catholiques ne se font pas faute d'aller chercher chez l'adversaire toute la part de vérité qu'il a pu joindre à son système. Mais les profanes se demandent : « Si les preuves du christianisme sont tellement péremptoires, comment se fait-il donc que tant de savants de marque, — nous devons pourtant les croire sincères! — qui se sont appliqués, leur vie durant, à scruter les Evangiles ou les origines de l'Eglise, n'aboutissent pas à la foi? » On nous permettra de résumer d'avance toute la réponse : ces preuves péremptoires, ils les écartent, ils ne les reçoivent pas. Les textes, ils les élaguent; la Tradition, ils la méconnaissent; l'histoire, ils l'interprètent en la dénaturant, car ils l'assimilent à d'autres histoires qui sont radicalement différentes; les témoins, qui sont derrière nos textes, qui en sont les vrais auteurs — et donc la véritable explication de leur genèse — ils les suppriment, les relèguent hors de la réalité historique. Dès lors, il est impossible que nos adversaires aboutissent à la crédibilité. Sincères sans doute, ils s'égareront néanmoins, à cause, non de leur science, mais du préjugé qui leur fait préférer à toute autre l'interprétation qui permet de rester dans le rationalisme.

*Quelques exemples*. Dans son *Introduction à la vie de Jésus*, Renan a exposé constamment que, étant donnée l'irréalité scientifiquement constatée, selon lui, du miracle, il suivrait le principe de critique historique « qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture » (2). Plus près de nous, Ed. Meyer, le grand historien de Berlin, interprète le fait de Lourdes par le culte de Cybèle, il y a quelques vingt siècles, dans les montagnes de Phrygie (3), et par ricochet, il explique les merveilles de l'Evangile. On le voit : la mécon-

(1) D'autre part, il ne faut pas oublier que le croyant, connaissant par une expérience, faite dans l'Eglise, que le surnaturel et le miracle sont des réalités, ne peut faire abstraction de cette expérience quand il s'agit d'apprécier les documents historiques des origines; de même il ne peut faire abstraction de la connaissance expérimentale qu'il a de la valeur de l'enseignement de l'autorité, en tant que monument historique permanent. C'est le fruit de cette connaissance plus directe que perdent ceux qui ont procédé à la manière de M. Loisy, et que le serment antimoderniste rappelle opportunément. *Denz.*, n° 2146.

(2) Comparez les pp. XLVIII et suiv. de sa troisième, et XLV et suiv. de sa trente-neuvième édition.

(3) V. ED. MEYER, *Ursprung und Anfaenge des Christentums*, t. I, *Exkurs ueber den Marienkult*, t. I, pp. 77 et suiv.

naissance de ce qui, dans le présent, vit encore, du passé, induit à mal juger de ce passé.

J. Weiss argue d'une hésitation de copiste, dont on retrouve la trace en quelques manuscrits, pour nier une vérité aussi certaine que l'institution par Jésus « du témoignage des Douze » (1) ! Goguel, si consciencieux toujours, si soucieux du détail exact et de la modération, se livre à un élagage que nous serions tentés de taxer de fantaisiste quand il étudie la Résurrection du Seigneur (2). Alfred Loisy, critique pénétrant s'il en fut, découvre dans les moindres « incohérences » ou aspérités rédactionnelles, des indices de suture de textes, comme s'il était si facile de raconter en liant toujours bien tous les détails (3), et il nierait l'évidence plutôt que de reconnaître dans les récits de Jean et dans certains textes de saint Matthieu, leur signification tout ensemble historique et doctrinale (4). Renan, enfin, qui proclame l'évidente historicité de tels récits johanniques (5), qui si souvent montre tant de finesse et de bon sens, verse dans l'aberration évidente quand il s'agit des miracles de Jésus : ne fait-il pas de celui qui était la netteté, la simplicité même, un « thaumaturge presque malgré lui, quelque peu jongleur et charlatan » (6) ?

*Récapitulons.* Trois données essentielles ont été élaguées : l'apostolicité avec le Collège des Douze, la sainteté avec l'esprit de vérité absolue, le miracle (7) avec la sincérité même de Jésus. A étudier le christianisme en de pareilles dispositions critiques, à quoi peut-on arriver ?

Que deviendra l'histoire des origines ? De même qu'on veut expliquer la personnalité de Jésus par les idées ambiantes : messianiques, eschatologistes, etc., on tentera d'expliquer aussi le développement et la propagation de la foi chrétienne par des emprunts aux idées juives, grecques, mandéennes... aux mystères païens, bref par tout ce qui semble de près ou de loin présenter quelque analogie... et l'on ne s'aperçoit pas que tout cela est, au fond, radicalement différent. Il y a opposition d'esprit et de tendances, si bien que la différence ne peut être qu'à la source. Ce qu'on a expliqué, c'est peut-être, dans une certaine mesure, la genèse et la pullulation des sectes gnostiques, mais non pas l'histoire du christianisme primitif.

A ce compte, il est trop certain que la critique supprime tous les motifs de crédibilité ; impossible d'aboutir à la foi. Fût-on théologien éminent, prêtre, fût-on doué comme le furent Renan et Loisy, et bien d'autres, on s'écartera fatalement d'elle, et d'autant plus qu'on sera plus apte à imaginer plus d'hypothèses aberrantes, qu'on aura plus de subtilité, de logique, de pénétration. M. Loisy est un exemple frappant. Les doutes et les négations des « savants » rationalistes ne peuvent donc nous émouvoir ; ils ne possèdent pas les données essentielles, ils les écartent, ou ils ne savent plus les apprécier.

(1) Voir *Das Urchristentum*, pp. 17 et suiv., réfuté par ED. MEYER, *op. cit.*, t. I, pp. 299 et suiv.

(2) Voir la réfutation par LAGRANGE, *Revue biblique*, p. 934.

(3) De page en page, Ed. Meyer fait remarquer l'arbitraire au sujet des récits des Actes ; par ex. t. III, pp. 28 et suiv.

(4) Voir les notes de Lagrange dans ses Commentaires ; voir aussi ses Introductions.

(5) Jusqu'à sa treizième édition de la *Vie de Jésus*, Renan défendait même l'authenticité johannique du quatrième Evangile.

(6) Voir son chapitre *Miracles* ; il se condamne lui-même. Voir aussi le beau petit livre du P. LAGRANGE, *La Vie de Jésus d'après Renan*, 1923. Quant aux pages du t. II, de l'*Histoire des origines du christianisme*, « Les Apôtres », qui veulent expliquer par l'amour de Madeleine la genèse de la foi dans les apparitions de Jésus ressuscité, elles ne donnent rien de plus qu'une sorte d'imagination romanesque.

(7) Quelles que soient leurs protestations en sens opposé, tous les critiques rationalistes en sont là, du moment que le miracle serait irréductible à un phénomène psychologique. Voir DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, pour Harnack, Fridrichsen, etc.

b) NOTRE CRÉDIBILITÉ EST CERTAINE,  
D'UNE CERTITUDE SUPÉRIEURE A LA SCIENCE ;  
ELLE DÉPASSE CELLE-CI.

La certitude que nous venons d'établir est d'ordre rationnel, scientifique, assurément. Mais est-elle d'ordre purement historique ?

On se sera rendu compte que la solidité de notre preuve repose non sur des considérations qui vaudraient partout — par exemple, qu'un espace de trente ou quarante ans ne saurait suffire (vraisemblablement) pour la formation d'un ensemble de légendes comme celui que nous trouverions dans nos Evangiles (au fond, que sait-on de certain concernant le vraisemblable ou l'invraisemblable à des époques aussi lointaines et aussi différentes de la nôtre ?) — mais que notre preuve repose sur la valeur unique de témoignages tels que ceux de Pierre, de Jean, des communautés chrétiennes primitives, ou plutôt des apôtres qui les conduisaient. Or, la pure histoire est-elle adéquate à faire apprécier pleinement la valeur de témoins du Seigneur ?

N'avons-nous pas constaté que nous nous sommes appuyés considérablement sur l'état d'esprit de la communauté chrétienne primitive, inculqué par Jésus lui-même ? Comment sommes-nous si sûrs de cet état d'esprit ? Que la piété inspirée par Jésus dût opérer un amour profond de la vérité pure et simple, amour bien différent de l'exaltation ou du sentimentalisme qui, naturellement, porterait à embellir et à transfigurer la personne aimée ? Cette qualité de l'amour qu'inspire Jésus est inconnue au rationalisme et au protestantisme ; nous la connaissons, nous, pour la voir toujours en œuvre chez les saints et les chefs de l'Eglise catholique (1). Chez eux, comme chez saint Paul ou saint Pierre aux origines, ce qui est primordial, c'est la soumission humble et respectueuse au fait divin. Les saints peuvent laisser surprendre leur candeur quand ils admettent sur la foi d'autrui, mais quand il s'agit de ce qu'ils ont vu de leurs yeux et dont ils prennent personnellement la responsabilité de l'attester, ils sont d'une rigoureuse exactitude, par soumission, par amour de la vérité, qu'ils ne séparent pas de la volonté divine, de la piété.

Nous possédons les mêmes données que les rationalistes, mais nous les comprenons plus profondément, par sympathie intellectuelle et morale. Ils n'ont pas, eux, toutes nos données. Ils n'ont, par exemple, aucune expérience du miracle, tandis que nous savons, pour en connaître l'existence de nos jours encore, que le miracle n'arrive pas seulement « aux époques de crédulité », ou « aux gens crédules ». En fait, le miracle, tel qu'il se produit aujourd'hui encore, rapproche de nous et nous aide à comprendre et à croire celui de l'Evangile. Ils apparaissent comme une participation de la puissance du Christ, un épisode de son œuvre régénératrice de la vie humaine, même corporelle.

En définitive, notre « certitude scientifique » du passé lointain est singulièrement éclairée par notre connaissance de l'Eglise actuelle et par l'intelligence, grâce à elle, de données toujours présentes, actuelles : la garantie de l'apostolicité, la réalité du surnaturel, tant dans la sainteté que dans le miracle. Ainsi la compréhension du passé, approfondie par la possession de ces données, dépasse-t-elle la pure conviction historique ; la certitude qu'elle confère est d'un autre ordre, plus élevé, plus profond.

Deux considérations se présentent encore : l'une, de fait, l'autre, de principe.

Les doctes, qui sont-ils ? Et combien ? Quels sont ceux qui peuvent se rendre témoignage à eux-mêmes qu'ils ont le droit d'estimer personnelle leur conviction historique ? Que leur examen

(1) L'approbation tardive donnée après coup à des dévotions populaires, comme celle de la *Santa Casa* à Lorette, n'a d'autre signification que le respect pour cette dévotion et les fruits qu'elle a portés.

a été exhaustif sur tous les points importants? Avant d'être devenus doctes, ils étaient des « simples ». Étaient-ils, déjà alors, certains? Pourquoi l'étaient-ils? Par leur étude, ont-ils fait autre chose que de retrouver par voie scientifique, dans l'Église primitive, en Jésus lui-même, le point de départ et la source, de ce que déjà ils avaient appris à connaître, par expérience personnelle, dans l'Église d'aujourd'hui?

M. CLAEYS BOUUAERT, S. J.

(La seconde partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

## Récits de l'Attique et des îles

Histoire d'Alcée Mytilénien.

PROLOGUE

Hérodote raconte qu'à Sigée, au temple de Minerve, on voyait autrefois, suspendues entre les piliers, nombre d'armes antiques, des plus solides et mieux ornées qui fussent jamais. Aux bulles des pères fixant en manière de guirlande la chaîne de bronze qui les soutenait étaient noués de petits rubans pourpres. Et dessus ceux-ci, en lettres noires, étaient brodés mots de langue grecque signifiant : « Ces armes sont d'Alcée ». En quel honneur elles vinrent là? Pourquoi par ces mots écrits nom de leur possesseur fut conservé à la postérité? Sources de l'histoire sont en Cadmus, Polyzèle, Hécatee, Démocle, Anaximandre, Strabon, Aristote, et autres vieux écrivains, tous gens de haut savoir. Ainsi vous veux-je épargner peine d'y aller voir, et, si vous plaît m'écouter, bonnement vous la vais conter, tout tellement qu'en iceulx l'ai trouvée, rien n'ajoutant, ne retirant, ne bestornant. Et m'en direz merci si cela vous amuse. Autre salaire je ne veux, car je dis, bonnes gens, que c'est chose naturelle et hautement morale que peine qu'on se donne par manière de divertissement, et outre celle par quoi on gagne le manger et le gîte, mettez le boire avec, et quelques menus plaisirs de soi et son ménage, ne doit servir qu'à fraternellement éjouir ou instruire le prochain, et non à profit superflu pour soi-même, qui devient usure sur usage d'esprit et de travail, aussi détestable et en horreur à Dieu qu'usure sur usage d'argent ou détention de plus de terre et toute sorte d'autres biens qu'il ne faut pour vivre honnêtement quelques ans en ce misérable monde où tout passe. J'en fais de moi cas de conscience.

Or çà! Si n'êtes à ce sermon point encore endormis, êtes gens de bonne conscience et parfait entendement. Point davantage donc ne vous sermonnerai, et ici proprement finit mon prologue et commence l'histoire d'Alcée mytilénien que je vous veux conter, rien n'ajoutant, ne retirant, ne bestornant, comme j'ai ci-devant promis.

I

COMMENT UN GRAND POÈTE  
ÉTAIT EN SON TEMPS RÉPUTÉ GRAND GUERRIER

En tout temps que mémorent les hommes, l'île de Lesbos fut terre fécondée d'Apollon. Ains, emmi tous les signalés poètes qui oncques en cette île florirent, autre en ses discours et chansons n'exprima plus souvent, ni mieux, qu'Alcée de Mytilène, l'amour

de son pays. Et plût à Dieu qu'en ce nôtre pays, un chacun aujourd'hui le sentît aussi bien que lui le jadis chanta et prêcha : car, en telle chose, mieux encore est de sentir que comprendre et bellement dire, comme semblablement dit ce tant merveilleux et ennesprité auteur de *Internelle Consolation* (1) que mieux il aime sentir componction que savoir ce que c'est. Et ce peut-on dire de toutes vertus. Et davantage est-ce bon à dire que, souvent, savants riches d'esprit parlent de vertus ne les pratiquant point, pour ce qu'ils sont pauvres de cœur, contrairement que pauvres ignardes gens les pratiquent ne les connaissant mie par jugement, dont ils n'ont, ains très bien les sentant par cordiale incitation. Si disent très bien les Saintes Ecritures en *Matth. V. Beait.* : « Bien-heureux les pauvres en esprit » et, mêmement : « Bien-heureux ceux qui sont riches de cœur ». Et est totalement faux et sûrement venant du diable le commun dicton qui dit : « Qui prêche charité ne la doit faire ». Pensez-y, et ne mangez chair en carême. De moi, ne me veux-je plus longtemps arrêter en telles semblables considérations, pour ce que n'est ce point ma charge, non plus qu'à berger contester ès matières de clergie. Adonc vous plaise, mes bons amis, bien vite revenir à nos moutons, qui est à dire en Mytilène.

Mytilène était pour lors étreinte sous le joug du tyran Mélanchrus. De tous méchefs, malfaçons et injustes diminutions de droits et privilèges dont les Lesbiens étaient par ce prince en mécontentement et affliction, Alcée à grevance n'en recolait pas un, bien entendant de lui entre toutes les partialités demeurer neutre, et n'incliner non plus au tribun Pittacus qu'au tyran, pour ce que, ce disait-il, ni l'un ne plus que l'autre n'avait en fine fin souci des bonheur et sauveté de la ville, ains fort bien l'un quant et l'autre soigneusement besognait pour chacun ses choux gras. De lui, pour tant que les talents et vertus qu'on lui créantait le rendissent convenant aux plus hautes et honnêtes charges de la république, si n'avoua jamais qu'un souci : Engarder Mytilène des entreprises possibles d'Athènes. Et les chants tant aodorés ès aromes des vins du pays et haleine de Sapho, qui sont pourtant seules choses par quoi aujourd'hui son nom soit encore pour le commun parmi nous, moult ne les fit que par manière de passe-temps, joyeux propos de table et gai déduit. La gloire est ainsi capricieuse personne, tellement que femme davantage ne le saurait être : un la court en chemin où mie ne l'atteint, qui la rencontre par hasard en un autre. Autre exemple de ce est en frère Schwartz, quel, cherchant gloire en invention de poudre philosophale, bonnement et sans à ce prendre garde, trouva poudre à canon.

Je reviens. Dedans la salle formant, par commune issue de toutes les autres chambres, milieu en sa maison, laquelle maison était, par architecture et garnement, tant riche et magnifique qu'oncques ne vit-on plus depuis pareille demeure, Alcée avait fait ériger, en marbre pentélique piqué d'or de Crénides, une haute statue du duc Pélominas. Pélominas, créant le peuple d'alors une légende de laquelle la menterie et fausseté fut depuis bien parfondement prouvée, était réputé avoir, cinq cent et je ne sais quant ans en çà, délivré Mytilène d'invasion des Athéniens. Et chaque matin, tôt, avant nulle autre occupation, au pied de la dite statue, étant présent ses serviteurs, quant et eux sept pauvres qu'on conviait tout exprès, et lui appareillé de casque en chef et lance au poing, passait une heure, voire deux, en brûlement de parfums plaisant à l'ombre des guerriers. (Ombre est ce que bons chrétiens d'aujourd'hui nomment âme). Notre Seigneur ait un jour la vôtre et la mienne en son saint paradis. Amen.) Parfums brûlés, faisaient, lui premier, les dits serviteurs et penailleux après, une libation : c'était, mêmement que ce que appelons brinde, beuverie de chacun une jatte de clair vin pour honorer dieux de la guerre. Mais ce

(1) *Internelle consolation*, titre sous lequel parut la première version française de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

était, je crois, surtout à la parfin bien honneur à gosier et stomach de eux-mêmes. Étaient ainsi, en toutes ces mal torchées et diaboliques religions de temps jadis, l'intention pour les dieux et le fait bon à pauvres mortels hommes.

Je reviens. A son pays et à Pélominas par qui au mieux l'imaginait, ainsi que Grécquois par Pan imaginaient nature champêtre, faisait Alcée rapport de tout : j'entends de tout bien. Un jour que lui avait été donnée dans un combat de poésie la couronne à vingt et une feuilles de laurier nervées d'argent qui n'avait plus été méritée depuis Terpandre, inventeur de la lyre à sept cordes, il fit de ce sien trophée public hommage au légendaire vainqueur des Athéniens, et voulut qu'il restât posé à jamais aux pieds de sa statue.

Les colonnes des portiques convenant en cette grande salle au centre dont, comme vous ai tantôt narré, s'élevait la dite statue, étaient, au tiers mitant de leur fût, tout accrochées d'armes et d'armures disparties en manière de trophées, et les murs d'entre ces colonnes, d'icelles armes étaient eux-mêmes tout ainsi que tapissés depuis le lambris jusqu'au faite. N'étaient partout que casques, dards, épées plates, épées courbes, épées à deux tranchants, frondes, fléaux, pugios (1), épieux, phalanges, coutelas, harpons, boucliers plats, boucliers à cloisons, boucliers oblongs, boucliers à pointe, cuirasses de toile, plastrons de métal, glaives, lances, flèches, arcs, peltas (2), tribulus (3), javelots, masses, massues, dagues, traits, piques, sarisses, tridents, et bien d'autres sortes d'armes encore offensives et défensives, qui étaient de ce temps-là, et desquelles image ne plus que nom ne sont venus jusqu'à nous.

Septième, quatorzième, vingt et unième et vingt-huitième soirs de chaque lunaison, Alcée, ses amis tous citoyens zélés le convoyant, se retrayait en une de ces montagnes couvertes de basses vignes et d'oliviers qui cléent l'occidental circuit de la ville et d'où l'on aperçoit dans le loin les pers flots de la mer Egéenne défluant des côtes d'Eubée et de l'Attique. Et en ce lieu, cérémonieusement tendant le poing vers Athènes en hiératique signification de malédiction, ramentevait, par grand art éloquent de chants et beaux parlers, les souffrances passées des Lesbiens de Mytilène et d'Antissa (4), ensemble de leurs frères d'Arissa (4), d'Eressus (4) et de Pyrrha (4). Après toujours par chants et étudiées paroles, revocquait la gloire de Pélominas libérateur et le bonheur éternel et sans mesure des Lesbiens qui furent occis en même temps que lui. Et quand se levait le vent d'ouest, ce qui n'est point rare aventure car il souffle volontiers sur Lesbos, lui toutes les fois le sentait chargé de toutes les haines, menaces, méchancetés, traîtrises et malversions tallant au sol ennemi de l'Attique. Et sur ce, trouvait à la largesse chants de toutes les fois nouvelle et plus véhémence façon, mais qui oncques ne faillaient prendre fin sur ces trois vers que ne puis, de moi, traduire en langage nôtre, si non à grande diminution de vigueur et euphonique beauté d'iceulx :

*Mytilène! Mytilène! Dea! Où sont tes armes?  
Si vient Athènes la perfide, Mytilène es-tu prête?  
Mytilène! Mytilène! As-tu ton épée fraîchement rémoulue?*

Et oyez bien que, par grande et admirable complexion de son esprit, toujours trouvait, moyen d'en telle manière finir tous ses chants et discours, combien qu'entre eux ils fussent du reste différents. Ce était vraiment chose merveilleuse à entendre. Et davantage considérez combien ce entendre était pour un chacun qui l'entendait salulaire échauffement de patriotique vertu!

(1) Sorte de dague courte, à deux tranchants et à pointe effilée.

(2) Bouclier carré de l'invention des Thraces.

(3) Boule de bois munie de quatre pointes en fer qu'on jetait sous les pieds des chevaux pour arrêter la cavalerie.

(4) Villes de l'île de Lesbos, alliées de Mytilène dans ses luttes contre Athènes.

## II

LA GRANDE DILIGENCE QUE FIT EN LA BATAILLE  
LE GRAND POÈTE RÉPUTÉ GRAND GUERRIER

Aucun matin, virent ceux de Mytilène voguer vers eux les trirèmes et les cèles de la flotte athénienne. La pauvre ville était détournée d'affutance avec Lacédémone, ce en parfin de déloyale connivence contre Athènes. Si était-elle sûrement vouée à nouvel et lamentable acravancement. Or, oyez maintenant attentivement ceci, je vous prie, car c'est le beau comme bien vous appairera.

Incontinent que les galères de la république tournèrent à voile sur le port, et tandis que Pittacus formait en ost la presse des pauvres habitants qui en leur détresse huchaient aide et miséricorde, on vit tout soudainement un homme s'élançant à l'escalade de la montagne, et, bondissant sans faillir de roche plate en pic et de pic en déclive avec même agilité qu'une chèvre d'Erymanthe, atteindre en un instant le plus haut sommet des monts occidentaux de Mytilène. Et à mont si prestement arrivé, s'assit, coudes aux genoux, menton dans les mains, Et tout très bien attentivement observa.

Voulant en ses rangs ramener convenable arroi, car la soudaineté de l'attaque les avait surpris, Pittacus ordonna que les vieillards, femmes et petits enfants se retraissent es montagnes de l'Ouest en crête dont on apercevait toujours l'homme assis. Tandis que cette procession des pauvres gens ainsi montait, l'homme disparut. Dont eux eurent grande inquiétude. Lors, par le grand chemin qui cheminait par la montagne, non au court droit, ains en détournante tortillière, partirent trois cavaliers à bride avallée pour bien éprouver la sécurité des lieux et d'assurée façon promettre aux pauvres gens paix et sauveté. Ces trois au sommet arrivant, aperçurent l'homme diligemment dévaler au bas de l'autre versant, et mie ne forlignant, sautant par dessus haies, ruisseaux et cavées, filant à travers prés, guérets et garigues avec même rapidité qu'un centaure piqué des taons, gagner hâtivement pays par delà la ligne des bois de cyprès et de pins du loin horizon.

Par les fibules ciselées d'un manteau porfilé d'or qu'il jeta dans la montagne en fin de dégraver sa course, on connut que cet homme au pied tant rapide et léger était Alcée. Et fut établi dans la suite, par collation de maints témoignages tous honnêtes et très bien assurés, qu'il mit moins d'un jour pour arriver à Sybamide, à l'autre extrémité de l'île qui mesure pourtant plus de vingt et trois lieues en cette longueur. Il ne prit dit-on loisir en nulle ville ni bourgade. Et ne fait doute qu'il eût sans se donner répit passé outre de Sybamide s'il n'eût en ce lieu rencontré la mer.

## III

CE QU'IL ADVINT DANS LA SUITE,  
ET LA FIN ET MORALE DE CETTE HISTOIRE  
LAISSÉE A LA DISCRÉTION DU LECTEUR

A Mytilène, en ce même temps, la valeur de Pittacus et des Lesbiens était en grand danger de vanité, pour ce que ceux d'Athènes étaient tant trop nombreux. Lors vient Pallas à se par merveilleux hasard appenser qu'elle est déesse de justice tout même ment que de guerre. Si les cuide en ce jour-là unir, en guerredon des courage et sagesse de Pittacus. Et voyez là que, incontinent, par fait tout exprès d'elle, le cœur tout soudainement fault aux députés d'Athènes qui voyaient le combat. « C'est, disent-ils, trop de meshaing à ces tant vaillants que voyons là. »

Si leur firent de bref proposer les façons d'une honnête paix, requérant seulement qu'on bannît pour deux ans celui-là qui fit contre Athènes plusieurs telles chansons et discours que on leur avait répétés, et que, outre, on leur livrât toutes les armes du

secret dépôt de la ville. A quoi fut par ceux de Mytilène bien volontiers consenti, davantage pour ce que l'auteur des chansons et discours dont Athènes avait tant fâcherie n'était autre qu'Alcée, lequel s'était déjà banni selon les lois du pays pour ce qu'il avait honteusement guerpri avant le combat, et pour ce que le secret dépôt de ses armes dont ils parlaient, Mytilène n'en eut mie.

Sur ce point dernier de la réponse, entrèrent les députés d'Athènes en grande colère, ireusement criant qu'on les voulait malicieusement tromper et perfidement enseigner, et qu'ils le voyaient bien, sachant déjà d'eux-même où était le dit dépôt, par ce que leurs soldats l'avaient découvert pendant la bataille. « Et donc, dit Pittacus, nous y menez : de maintenant il est à vous. Mais de nous, nous l'ignorons et, de vrai, ne chéons aucunement en menterie et velennie par ce que vous en disons. »

Et tumultueusement mêlés, toujours disputant et arguant, aucuns « nous l'ignorons », autres « nous l'avons vu », furent à vau-de-route vers le lieu auquel disaient les Athéniens être cachées les armes de ceux de Mytilène. Promptement arrivèrent en maison d'Alcée.

« Et, dirent en haute gamme ceux d'Athènes cette plenté d'armes montrant, qu'est ceci, nos seigneurs? Quoi? Contre qui? Et vous ne répondez? Etes devenus muets, nos bons amis? Ce n'est-ce point là provision de guerre que cuidiez félonnement dérober à notre vue et connaissance en criminelle fin de traîtreusement nous occire? »

Que répondirent ceux de Mytilène? Vous l'entendez, je m'assure, par ce que j'ai vous ai conté : vrai dire fut assez.

Ce entendant, eurent ceux d'Athènes le cœur incontinent un petit défâché. Puis, mieux encore après bien tout considérant, riront et riront tant et quant que ceux de Mytilène, premier Pittacus, riront avec eux et comme eux.

Lors, comme avait été en premiers propos de paix convenu, prirent ceux d'Athènes toutes ces armes, ainsi entendez bien toutes, les antiques et les nouvelles, les nues et les vêtues, les riches et les simples, non plus n'en laissant que Monsieur de Montluc herétiques en Rabastens : c'est pas une, non pas une, pas semene d'une. Et en opprobre à ce fuyant prêcheur, furent ces armes suspendues à Sigée, au temple de Minerve. Et, aux bulles des patères fixant en manière de guirlande la chaîne de bronze qui les soutenait, furent noués petits rubans pourpres, avec en lettres noires brodées dessus, mots de langue grecque signifiant : « Ces armes sont d'Alcée. » Mais ce vous ai-je déjà dit en commençant, je m'assure? Et donc j'ai tout dit. Faites en votre profit, et vos petits enfants. Mais en avez-vous?

#### Démosthène à Chéronée.

Si étrange comportement d'Alcée qui prêche guerre et puis s'enfuit quand guerre vient ne vous doit de vrai point si grandement ébahir. Car ne sait-on pas bien que Démosthène athénien, qui fut en ses philippiques discours orateur de guerre nonpareil, et bouillant, et impatient, toujours rêvant plaies, coups et bosses à donner, fut, à la grande bataille chéronéenne, tant si peu brave et vaillant, tant si couard et faillant, et même, ce dit-on, foireux, qu'à peine on l'ose raconter et que, davantage, beaucoup longtemps ne le voulurent tenir pour vrai.

Qui bien vrai est, pourtant. Et bonnement le vais conter, tout seulement comme l'ai lu, à grand effort, oui bien, pour ce que ce fut en caractères grecquois, jadis grattés, mais assez mal et non à fond, sur vieux palimpseste qui d'ancêtre en ancêtre est venu jusqu'à moi, dernier de bonne et antique famille, non menteuse.

Étaient là, — je veux dire en les champs de Chéronée, — Macédoniens bien quarante mille, et beaucoup avec petits chevaux légers; et Grecquois moitié moins, et tous à pied, qui est position

fort désavantageuse : Ce n'est pas à montrer, je pense? Et n'êtes pas de si petit entendement que vous le faille expliquer? Je le crois.

Que fut la bataille en glorieux exploits, héroïques faits, belles batteries et tueries, point n'est-ce à moi affaire de vous le dire, pour ce que j'ai promis seulement vous conter comment s'y comporta Démosthène, rien autre, et c'est assez. Si n'êtes pas ainsi contents, allez voir, si savez lire, vieux papyrus, vieilles briques, et autres choses vieilles écrites, et si vous contentez.

Lors en cette bataille, Démosthène oyant le vacarme, qui bien plus grand encore était qu'en le Sénat un jour de dispute — qui est pourtant déjà bien horrible à entendre — se sent tout drôle devenir. Le vent que font si fort sagettes en passant et pierres en tombant ne le fait pas se mieux porter. Et pense lui, en soi-même, que vraiment bien mieux serait, pour doucement se soigner, en son logis, près sa bonne petite femme, tant tendre et aimante. Et sent en ses jambes un étrange mal descendre, qui l'empêche fort de mettre un pied devant l'autre. Ne le pouvant ainsi mettre devant, songe, par appensement à allopathique médecine, à le mettre arrière. Un petit mieux ainsi va. Redouble ce guérissant pas d'arrière. Mieux encore s'en porte. Et continue le remède, comme ainsi auriez fait, vous en trouvant bien.

Toujours ainsi petit allant en manière qu'on dit être d'écrevisse, s'en vient bonnement heurter de cul en tête d'un grecquois archer, lequel, baissé, ramasse flèches macédoniennes pour remplacer les siennes qu'il a tantôt toutes jetées, et en bon but. L'archer, l'ayant ainsi comme je viens de dire reçu de tête en cul, et le voyant aller toujours de jambes arrière et les bras non travaillant, mais pressant le ventre : « Hé, beau prêcheur! Que ne te meut en les bras moitié de la force qui pour l'ordinaire te besogne en la gueule! Que n'es-tu, à ces barbares que vois là, aumônier de beaux coups, comme à nous de discours et calanges! »

Démosthène songe que devant l'ennemi n'est point lieu à disputer. Et serez, je gage, de son avis. Si se tire bien poliment de côté, sans dire mot, et pense que pour empêcher tout nouveau heurt et nouvelle désagréable dispute, mieux peut-être serait tourner visage vers où veulent bien aller les pieds. Ainsi fait. Lors, plus sur de son pas comme fort judicieusement avait deviné, le presse un petit, un petit plus encore, et bientôt bellement gagne le petit trot.

Lors le voyant ainsi besognant de jambes et tout gentiment galoppant vers où n'est point l'ennemi, lui crie un grecquois centenier : « Hé! par Mercure! Vrai est-ce que tu cours aussi bien que tu prêches, si ce n'est mieux! Mais, quand tu nous prêches, tuournes visage vers nous. Et donc, quand tu dois colper Philippe, pourquoi lui tournes-tu les fesses? Est-ce là nouvelle stratégie? De Parthes, bien serait-ce possible; mais où sont tes flèches? Hé! Que vois-je? Tu n'as pas d'armes? Fuirais-tu, bouillant parleur? »

Lui, à ce langage reprenant ses sens, et voyant soudainement que, sans y prendre nullement garde, fuir est bien et bellement ce qu'il fait, s'arrête, et cuidant de tout cœur rentrer dans son rang, ainsi qu'il convient, cherche en premier sa centenie, va de droite, va de gauche, va d'avant, va d'arrière, et va partout, sauf où il doit. Ainsi valetant sans armes, et empêchant ci l'un, là l'autre, et partout tout le monde, retombe au centenier qui tantôt lui parla, lequel derechef l'apercevant tout de jambes et de ventre tremblant et de sueur mouillé, voit bien quel mal le tient, et, n'étant point mauvais homme, riant, vous le prend par l'épaule et dit : « Hé! Failli guerrier! Tu tressues comme fromage en l'éclisse! Tu branles comme Silène un soir de vendanges! Te muche seulement au fond de ce hallier que vois là, et plus ne bouge, tu m'entends, qu'un coquillage sans sa limace : car bien vois-je que tu nous vas ce tantôt choir en les jambes et faire chetter fort mal en point. Aussi bien te pourras-tu redimer de cette affaire en faisant

quelque belle harangue à la gloire des combats. Prépare-la et plus ne bouge, comme je t'ai dit. »

Ce disant, il vous le pousse bonnement dans un tortis d'épines et de mûres qui borde un fossé.

Notre grand harangueur, surpris par la bourrade et se sentant soudainement aggrépé par la rugueuse ramée, cuide être saisi par l'ennemi, et de sa voix la plus implorante, belle et chaude assez pour attendrir l'écaille d'une tortue, il crie : « Ah! donnez-moi la vie! Je me rends! Je me rends! »

Et en son propre vêtement de guerre il se prit à foirer que c'en fut malepeste. Dont il fut ri : ce n'est pas à dire. Et autant en ferez si avez bon caractère.

IVAN PAUL.

## En quelques lignes...

### Le maréchal à la tête épique

Avec son premier maréchal, la Pologne vient d'enterrer l'épopée.

Il est merveilleux et inouï — vraiment — qu'en ce siècle de conformisme et de standardisation, nous soyons conviés au spectacle d'autres Iliades. La vie téméraire de Joseph Pilsudski est comme un défi aux lois. Du terrorisme révolutionnaire au coup d'Etat dictatorial, cet homme au masque léonin aura connu toutes les ivresses du risque. Il ressuscite en nos mémoires étonnées ces Faucheurs de la mort dont nous lisions les exploits contre le Moscovite. Et déjà, l'image d'Epinal est toute prête, avec ses bariolages héroïques et ses grossissements.

Mais peut-on inventer plus belle légende? La réalité ne dépasse-t-elle pas la littérature?... Un Polonais nous racontait, il y a quelques semaines, la journée du 12 mai 1926. Le maréchal, qui venait de rentrer dans l'agitation politique, marchait sur Varsovie. Le Président, qui était de ses amis, fut chargé de négocier un accord avec le fier soldat. La rencontre eut lieu sur un pont désormais historique. Pilsudski s'avança, tout seul. Et, parvenu à hauteur de celui qu'il considérait comme un ami plutôt que comme un chef d'Etat, il le tutoya, bourru et menaçant — car il menaçait, si justice ne lui était rendue, d'emporter la capitale à la force des baïonnettes. Une heure plus tard, Varsovie était entre ses mains.

C'est ainsi que se créent les traditions épiques. Encore faut-il qu'un poète s'empare du héros et l'immortalise. La Pologne trouvera-t-elle son Mickiewicz? Pilsudski sera-t-il chanté dans un autre *Pan Tadeusz*?... Du moins, ce premier dictateur qui s'en va laisse-t-il derrière lui un sillage de gloire.

### Manuscrits

Dans les vitrines de l'Exposition (département des Belles-Lettres), nos écrivains exposent des pages manuscrites. Car le public a cette curiosité indiscrète : il veut savoir comment cela se fabrique, un livre. Exactement comme au stand de l'alimentation, il suit la confection des crottes de chocolat.

Les écrivains, dociles, ont donc fouillé dans leurs tiroirs. Et ils exhibent des pages raturées ou propres, suivant la conception qu'ils se font de l'art d'écrire. Une constatation s'impose : les cochonnets sont les moins nombreux. C'est dire que l'honnête Albat a bien perdu son temps. On se souvient peut-être de ce pédagogue-paléographe qui prétendait enseigner « l'art du style par les cor-

rections manuscrites des grands écrivains ». Quand nous avions quinze ans, le magister nous eût volontiers fait admettre que la meilleure page était celle qui offrait à l'œil du correcteur le maximum de « repentirs », d'additions marginales, d'apostilles intralinéaires, de suppressions surtout. Et le bon élève de biffer à tour de bras, de multiplier à plaisir les pattes de mouche! Quand l'examineur réclamait le « brouillon », c'était à qui remettrait les feuillets les plus maculés. Albat avait tort. La première expression est souvent la meilleure. Rien n'égale la verdeur drue d'une improvisation sur le papier.

Pour en revenir aux pages manuscrites de nos écrivains, le public admirera avec quelle dilection sont choisis les papiers, les encres. Il y a du rose fondant, du vert pomme. Tel marie le vermillon et le bleu d'azur, ni plus ni moins qu'un enlumineur du Moyen âge.

Mais l'on constate aussi — horreur! — que certaines pages « manuscrites » sont tapées à la machine. La dactylographie, qui fait le bonheur des linotypistes, signifie la mort des paléographes. Songez au désespoir des chartistes de l'an 2500, obligés de consacrer leurs travaux à notre époque! Il est vrai que les experts finissent toujours par inventer des sujets d'expertises. Ne raconte-t-on pas que la découverte d'un des panneaux volés de *l'Agneau mystique* a été singulièrement facilitée par l'étude des « frappes » d'une machine à écrire sur le papier des fameuses lettres anonymes?

### Les 60,000 devant les portes dorées

Montherlant est bien dépassé. Dimanche, à l'occasion de la rencontre de football Belgique-Hollande, ils étaient plus de soixante mille, pressés, tête contre tête, dans le stade ovoïde.

Laissons de côté le résultat sportif, assez humiliant d'ailleurs pour notre amour-propre. La mise en scène, du moins, fut une réussite rare. On avait distribué aux spectateurs des drapelets. Il y avait l'orange. Il y avait le bleu, blanc, rouge. Il y avait le rouge, jaune, noir. Mais quelqu'un eut une idée de génie. Sur ces gradins de béton qui dévalent vers la pelouse, trois « blocs », trois secteurs juxtaposés étaient occupés par des Belges. Au bloc 1 rien que des drapeaux rouges. Au bloc 2, des jaunes. Au 3, rien que des noirs. Si bien que l'enthousiasme populaire, déferlant par grandes vagues, faisait se lever, sur le stade, un immense pavois national.

Nous avons été battus. Mais, pour la première fois, un public belge est arrivé à chanter, en chœur, la *Brabançonne*. Cela manquait un peu d'ensemble. On se retrouvait surtout sur « le-e Roi » du phrasé final. N'importe! L'intention y était. Et nous ne courons plus le risque d'être humiliés, chez nous, par des chorales disciplinées et bien en souffle.

### L'Abyssinie est-elle esclavagiste?

Les Italiens, fort préoccupés de leur expédition africaine, mènent grand bruit autour de certaines enquêtes qui tendent à représenter le pays du Négus comme le dernier repaire de la barbarie. Dernièrement, c'était Henry de Monfreid, l'explorateur français bien connu, qui était allégué. Aujourd'hui, c'est lady Simon, la propre femme du ministre britannique des Affaires étrangères.

Lady Simon s'intéresse surtout à la question de l'esclavage. S'il faut l'en croire, — et la documentation qu'elle produit est fort impressionnante, — l'Abyssinie compterait encore près de deux millions d'esclaves, lesquels vivent dans des conditions « infernales », pour reprendre le mot d'un journal du British Foreign Office. On sait, d'ailleurs, que les Abyssins proprement dits ne sont guère que quatre millions et qu'ils n'occupent qu'un

tiers du pays. Le restant de la population est un mélange de peuples Gallas et d'autres tribus africaines.

La Société des Nations a eu l'occasion d'inscrire à son ordre du jour la question de l'abolition de l'esclavage. En 1927, les démarches expresses furent faites auprès du gouvernement du Roi des rois. Des documents recueillis à cette époque, il résultait que le nombre d'esclaves libérés pendant les années 1924-25-26 s'élevait à 1,109. Pendant la même période, 164 trafiquants avaient été condamnés à des peines de prison. C'était l'aveu d'une situation de fait.

A l'heure où menace de s'allumer un conflit dans l'Est africain, il n'est pas inutile de rappeler que les descendants de la reine de Saba n'ont peut-être pas le droit de jouer à l'opprimé. Et, nous souvenant de Lavigerie et des campagnes antiesclavagistes de nos premiers pionniers du Congo, nous aurions mauvaise grâce, n'est-il pas vrai? de crier au coup de force.

### Retour de Moscou

Rencontré un pèlerin de Moscou. Anticlérical et progressiste bon teint. Mais perspicace, très fin, honnête homme.

— Ce qui m'a surtout indigné, déclare-t-il, c'est le sectarisme de la plupart des membres de notre délégation. Pour ces professeurs de l'Université libre, tout était, là-bas, sujet d'étonnement, prétexte à dithyrambe. Ils tombaient en pâmoison devant un réfectoire d'usine. Et j'ai failli me faire écharper parce que je faisais observer, loyalement, que la Société Générale avait organisé des réfectoires tout pareils à celui-là, quinze ans avant les Russes. D'autre part, que penser de ces antimilitaristes qui crient, à Bruxelles « A bas l'armée! » et qui trépignent d'aise au moment du défilé, sur la place Rouge, des bataillons féminins avec mitrailleuses et canons?

« Au point de vue scientifique, il est exact que les maîtres de la Russie nouvelle ont fait un gros effort du côté de la technique et de la médecine. Pour la philologie, zéro : Moscou est en retard d'un siècle. Quant à la technique, elle bénéficie — en apparence, du moins — des progrès les plus récents dans l'art de construire. Cependant, des spécialistes font observer que les architectes russes, dans leur manie de copier l'Occident, méconnaissent souvent les lois d'adaptation du matériau au climat : il n'est pas indiqué d'élever des maisons de verre dans une ville où il gèle six mois de l'année. Pour la médecine, il est vrai que les chirurgiens ont des instruments. Voudrait-on qu'ils opèrent avec le fameux couteau, le couteau entre les dents? Mais un chirurgien qui faisait partie de notre caravane avouait qu'il n'oserait pas ouvrir un panaris avec les bistouris de l'armoire chirurgicale qu'on exhibe aux visiteurs comme un modèle du genre!

« Certains s'extasient devant les œuvres d'assistance sociale. Ici encore, les Russes nous imitent; et ils sont bien loin de nous.

« Ce qui contribue à fausser les perspectives, c'est le caractère « unitaire » de toute cette organisation. Le bolchevisme tire sa force de la notion même de parti. Une centralisation à outrance, créée, dans tous les domaines, l'impression de masse. En Belgique, par contre, nous souffrons de l'émiettement des partis. Chaque œuvre sociale a dix visages. Au détriment d'une certaine publicité.

« Enfin, la propagande emprunte des moyens primaires et brutaux. Les films communistes 100 % sont un défi au bon goût. Cette Russie de 1935 verse à plein dans la littérature « loisirs-de-l'ouvrier. »

... Mais cela n'empêchera pas tel journaliste belge de rédiger, à vingt roubles la ligne, ses mauvais devoirs d'apprenti réclamer.

### L'Angleterre, terre de poésie

L'Europe et le monde ont pris part à cette grande fête de famille que vient de donner l'Angleterre à l'occasion du jubilé de ses souverains. Aucune trace de snobisme dans cette unanime sympathie pour une manifestation de loyalisme et de fidélité. On a suivi les fêtes extraordinaires aussi minutieusement préparées que s'il se fût agit d'une traditionnelle et formidable réjouissance de Christmas, avec un faste de dorures, de carrosses et de cortèges. On a imaginé sans sourire cette atmosphère de conte de fée, ces acclamations, ces oriflammes. L'Angleterre est demeurée le pays de la Reine Mab et le refuge de la poésie. Et de ce côté du « channel », nombreux sont ceux qui ont rouvert les livres où ils avaient appris à connaître cet Anglais du Roi qui chantait sur le même ton que celui d'aujourd'hui et du même cœur le *God save the King*.

« Quel est votre livre anglais préféré? » a-t-on demandé à quelques écrivains français. La plupart ont, sans l'ombre d'une hésitation, nommé Shakespeare. Pour lui, Lucie Delarue-Mardrus donnerait tout le siècle de Louis XIV. Et Paul Morand déclare qu'il ne peut révéler de poète qui fut plus enchanteur. Jacques de Lacretelle est d'un pareil avis et Jean Fayard, qui fréquenta Oxford, affirme que rien n'est plus beau que les *Sonnets*.

Ce sont encore des noms d'immortels poètes qui montent aux lèvres de Jacques Bainville, de Gabrielle Réval, d'Elie Richard, de Henry de Montherlant. On cite avec vénération Keats, Milton, Shelley et Emily Brontë, Byron, et parmi les modernes Richard Hughes.

Kipling, sans doute est un des plus Anglais qu'on puisse lire et l'un des plus lus. Ne suffit-il pas de tourner les pages de la *Plus belle histoire du monde* et de *Kim* pour penser incontinent comme un citoyen britannique?

### Children's Books

La preuve que l'Angleterre est bien restée une terre de fantaisie, c'est que nous y allons volontiers retrouver l'âme de notre enfance. N'est-ce pas Alice qui nous a conduit au Pays des Merveilles et de l'autre côté du Miroir? N'est-ce pas avec Peter Pan que nous nous envôlâmes un soir par la fenêtre ouverte afin de rejoindre le royaume des oiseaux et des fleurs, afin de nous en aller converser avec les fées?

Dickens ne fut-il pas pour la plupart d'entre nous comme un aïeul tendre? Lucie Delarue-Mardrus aime à conter que ce fut *Misunderstood*, ce tendre et mélancolique roman de Florence Montgomery, qui décida de sa vocation littéraire.

Dans nos bibliothèques enfantines populaires appelées « Les Heures joyeuses », ce sont encore à l'heure actuelle les romans de Walter Scott qui sont les plus demandés. Sur les fiches de prêts reviennent toujours les mêmes titres : *Ivanhoé*, *Quentin Durward*, *l'Antiquaire*. *L'Ile au Trésor*, de Stevenson, est aussi demeurée une des œuvres qui impressionnent le plus l'enfance.

Pour ceux qui grandissent, nous n'avons en français que des livres fades et sottement romanesques. La littérature pour l'adolescence n'existe qu'en Angleterre. Elle est saine, réconfortante, reposante, humoristique. L'émotion n'y est jamais morbide ou naïve. Tout le monde s'intéresse encore à la *Famille Middleton*, à *l'Allumeur de réverbères*, à *Mabel Vaughan*, aux *Quatre Filles du Dr March*. Incomparables dans la description de la vie scolaire, les auteurs anglais le sont aussi dans la description de la vie familiale. Leurs romans de mœurs enfantines sont de ce fait délicieux et charmants. L'Anglais sait aimer. Voilà pourquoi il est si proche de l'enfance. Sur le continent, nous jugeons peut-être trop hâtivement de ce peuple qui semble assujéti à des règles,

strictes d'apparence. Mais pour le bien connaître, pour savoir ce qu'il nous a donné et ce qu'il peut nous donner encore dans le domaine de la poésie, il faut aller chercher dans ses livres et dans ses cottages exquis, dans ses immortels chefs-d'œuvre et dans ses house-boats de rêve ancrés dans la coquetterie des jardins, le secret de ses chimères et de son âme.

## L'esprit qui décompose

Dans le moment où, justement effrayé des menaces que des peuples idolâtres font courir à la paix du monde, le Souverain Pontife rappelle aux nations pacifiques les devoirs que le patriotisme impose, quelques-uns de ces faux spirituels, qui sont groupés autour de la revue *Esprit*, découvrent enfin ce qu'ils cachaient sous leur pédante logomachie, à savoir qu'ils refusent de défendre la France et qu'ils vouent leur patrie à la servitude, plutôt que d'avoir jamais à résister ou à se battre. Entre tant d'obscurités pseudo-mystiques et d'abstractions vides de sens, voilà au moins qui a le mérite d'être clair : les événements, la crainte de la guerre ont contraint les écrivains du « front spirituel » à se montrer tels qu'ils sont, comme des hommes complètement désintéressés de la vie et de la durée de leur pays. De ceux qui, à la veille du 6 février, ne savaient rien de plus utile que de détourner les Français des « chemins mortels » où risquaient de les entraîner les « mystiques de l'honneur », pouvait-on mieux attendre ? Pour notre part, nous n'avons jamais cessé de dénoncer le millénarisme de mauvais aloi, le catastrophisme désastreux de ces catholiques prostrés qui, sous prétexte de sauver le monde d'une ruine certaine et imminente, répandent des doctrines propres à nous faire oublier les devoirs présents et urgents, nécessaires à notre conservation. Mais tant qu'ils se contentaient de discuter là-dessus comme d'idées en l'air, certains pouvaient encore se laisser abuser par le confusionnisme où glissaient les tenants du « primat de l'esprit » ; mais maintenant qu'ils parlent des réalités, que les choses sont ramenées du ciel sur la terre, tout devient soudain intelligible. On voit ce qu'ils pensent et notamment de la patrie française : ils l'abandonnent et poussent l'abandon jusqu'à consentir la disparition, la suppression totale de la France. Tel est bien, d'ailleurs, l'aboutissement logique du pacifisme. Mais le grave, l'effrayant, l'odieux, c'est que pour sublimer l'anéantissement de leur pays, pour lui donner la gloire sacrificielle du martyr, les pacifistes d'*Esprit* prétendent se couvrir des enseignements de l'Évangile, revendiquer les traditions de l'Église et de la politique chrétienne. Complices de tous les mensonges qui, pour servir l'étranger, tendent à accuser la France, à lui donner tous les torts, à la déshonorer, ils propagent ces calomnies, comme on est tenu de propager la bonne parole, en affectant le zèle de la charité. Ainsi bénite par de dévots adaptateurs, la propagande de l'*Humanité* pénètre dans les séminaires, dans les cercles d'études, chez les intellectuels bien pensants, et la Revue qui s'en fait l'organe est protégée par des catholiques notoires, soutenue, recommandée par des prêtres, par des théologiens, par d'éminents thomistes. En quinze jours, malgré la crise, *Esprit* ne vient-il pas de recueillir dans ces milieux plus de vingt mille francs de souscriptions ?

Voilà qui va lui permettre de répandre ce numéro sur l'*Armée*,

la *Conscription*, la *Guerre* qu'il annonce, et dont celui d'avril nous donne un avant-goût. C'est d'abord l'ignoble apostrophe de son directeur, Emmanuel Mounier, au général de Castelnau : « Général, trois fils, n'est-ce pas assez ? » Cette vilénie, au reste, ne surprend pas : elle est dans l'ordre, dans l'ordre de bassesse qui nous fut révélé le jour où nous entendîmes ce malheureux parler de Péguy. Mais l'Agrégé depuis a fait école : école de décomposition. Il nous en apporte la preuve en publiant sous le titre : *La Course à la guerre*, certaine lettre qu'il présente en des termes qui consonnent étrangement avec le hideux pathos du femmelin Romain Rolland : « Au dernier moment, dit-il, quand retentit de l'Atlantique à l'Oural ce tumulte guerrier, nous recevons, d'un de nos amis résidant à Berlin, la lettre suivante. Elle choquera certains. Pour nous, nous pensons que si jamais, nous vivant, un orage devait éclater sur l'Europe, un jour ou l'autre, spécialement ce soir où le meilleur camarade serait tombé à côté de nous, nous sentirions peser l'intolérable regret de n'avoir pas laissé ce témoignage affirmer sa faible présence dans le mensonge universel. » Faite ou non, dans l'intention de celui qui l'a écrite, pour être livrée au public, cette lettre n'en reste pas moins, en effet, un témoignage, — un témoignage singulièrement triste de l'état d'esprit de l'*intelligentia* catholique : c'est à ce titre que nous croyons devoir la retenir. Signée du nom d'un jeune ami, que sa haute formation universitaire, ses origines intellectuelles, ses doctrines philosophiques et sa religion même eussent dû garder de ces monstrueuses erreurs, peut-être nous en fussions-nous borné à lui exprimer personnellement ce que nous pensions, si ce document n'offrait un trop parfait exemple de l'immensité du trouble causé dans les consciences catholiques par de récentes doctrines pour n'en pas faire état. Trouble intellectuel, trouble moral, trouble psychique : car plus encore qu'une incapacité de penser sainement, on y décèle une misère du cœur, une façon de subir, d'agir en désespéré, où se révèle comme un sentiment d'infériorité vitale, une manière de nonchalance, d'abandon, de paresse, aussi contraire à la force qu'à la véritable piété.

Dédaigneux de la sagesse comme de la prévoyance, ignorant de la politique comme de l'histoire, oublieux des leçons du passé et incapable de voir ce qui se passe sous ses yeux, acceptant sans discussion toutes les contre-vérités sur les origines et les responsabilités de la guerre, sur le réarmement, toujours prêt à croire à la félonie des siens comme au bon droit de l'adversaire, l'auteur de cette lettre était bien mal fait pour juger des événements dont il a été le témoin, il y a quelques semaines, à Berlin. Le tumulte allemand l'a aussitôt plongé en plein désarroi :

Dimanche 17 mars. — Hier après-midi, dit-il, dans la douceur déjà printanière d'un vent tiède, tout à coup les vendeurs de journaux se sont déchainés à travers la ville. A peine préparés par les violents commentaires qui, le matin même, avaient accueilli dans la presse le vote absurde de la Chambre française (cette loi de deux ans, triste recommencement des folies de 1913; mesure en soi inefficace, et qui moralement risque de mettre le feu aux poudres européennes...) les Berlinoises mettent un instant à comprendre la grande nouvelle; et puis c'est le déchaînement d'une joie folle et instinctive. « Enfin la honte de Versailles est effacée, nous sommes de nouveau un peuple libre... »

Affolé par un tel spectacle, qui l'arrache à la suavité de ses impressions liturgiques et à la douce torpeur du printemps, le correspondant d'*Esprit* accuse la duplicité capitaliste, le machiavélisme des diplomates; il vitupère les marchands de canons, dénonce la course aux armements; mais il ne se demande même pas qui a commencé à réarmer, quel danger le réarmement du Reich fait courir à la France! Il ne veut pas savoir qu'en 1935, comme en 1913, les mesures militaires que la France doit prendre ne visent

qu'à faire tardivement face aux forces réveillées de la Germanie. Sans doute préfère-t-il croire que ces mesures ont un sens agressif, que l'Allemagne y a senti une menace pour sa propre sécurité et qu'elle a dû sauvegarder son honneur et organiser sa défense.

*Il y a sans doute (en Allemagne), dit-il, des gens qui veulent la guerre, qui la préparent patiemment. On peut bien l'affirmer pourtant, sans optimisme ridicule, la masse allemande acclame le Führer parce qu'il lui a rendu le sentiment de son honneur, parce qu'il a su imposer à l'univers les exigences les plus légitimes de sa sécurité et de son égalité juridiques. Relisez la proclamation du gouvernement... Pas un mot qui menace l'étranger, aucun appel à l'impérialisme, à l'expansion, à la revanche... Il n'invoque en tout cas aucun concept obscur, il se place résolument sur le plan du droit pur.*

Ainsi la dénonciation unilatérale d'un traité, que l'Allemagne a signé à la suite d'une guerre qu'elle a voulue et perdue, une telle répudiation satisfait aux exigences du droit et de la morale, tels que le professent ces messieurs d'*Esprit*. Rien d'ailleurs de plus légitime, à leurs yeux, que le patriotisme allemand; seul le patriotisme français leur semble inspiré par un esprit de discorde ou de témérité. Aussi ne craignent-ils rien tant que sa réaction devant le geste de Hitler, ce geste qui « comble les vœux évidents de l'Allemagne unanime ». « Naturellement, dit l'auteur de la lettre à E. Mounier, naturellement nos ambassadeurs vont ergoter, récriminer; l'état-major souhaitera sans doute de se lancer dans une course aux armements où nous sommes vaincus d'avance. » Telle est, en effet, l'étrange démission, où le spectacle de la force allemande incline ces esprits renonçants, toujours ce complexe d'infériorité, dont nous parlions tout à l'heure. C'est la même disposition à se soumettre et à subir qui, sous couvert de générosité humaine, les incline à déclarer légitime ce qui est périlleux, croyant qu'ainsi il cessera de l'être. Aussi, et dans la mesure même où sa colère les épouvante, ont-ils hâte de justifier en droit le réarmement de l'Allemagne : « Il ne s'agit plus ici, dit notre auteur, il ne s'agit plus de préférences politiques, ou d'intérêts personnels, mais comme pour la Sarre hier, comme demain pour Danzig et pour l'Autriche, d'une exigence fondée sur le droit naturel, en soi incontestable, et contre laquelle la lettre même des engagements dictés n'oppose à la conscience la plus scrupuleuse qu'une barrière assez fragile... »

L'Allemagne peut donc tout faire; c'est de droit naturel. Mais ce droit naturel admis, la voilà non seulement justifiée dans la paix, mais dans la guerre, car c'est toujours pour un droit qu'on se bat. Ainsi ces pacifistes qui matériellement nous désarment, nous désarment aussi juridiquement : ils font plus que laisser la voie libre à la belliqueuse Allemagne, ils légitiment ses entreprises futures, en même temps qu'ils nous lient les mains par le pacte Kellogg, qui nous contraint, si nous voulons nous sauver, à nous placer du coup au ban de l'Univers. Ainsi et, de toutes façons, le droit et la morale jouent contre nous : seules sont justes et bien fondées les revendications des Allemands. C'est, d'ailleurs, ajoute avec complaisance le correspondant d'*Esprit*, c'est, « non sans raison », que la France leur apparaît comme « l'ennemie traditionnelle de leur unité et de leur honneur ». « Comment, dit-il, en face de nos craintes ne répondraient-ils pas par des craintes analogues? Et puisque... nous maintenons à grands frais une armée nationale, pourquoi refuserions-nous à nos voisins la même garantie? » Car c'est notre obsession de sécurité qui donne à l'Allemagne le souci de la sienne. Pour prétendre le contraire, il faut n'avoir pas confiance dans sa sincérité; et pourquoi « refuser toujours de faire crédit à la bonne foi humaine? »

D'abord, il ne s'agit pas de la bonne foi humaine, mais de la bonne foi allemande, et il y a quelques précédents historiques qui inclinent à pratiquer ici la vertu de prudence. Et puis, pourquoi

la morale, les principes que l'auteur de cette lettre applique si bénévolement à l'Allemagne : crédit fait à sa sincérité, souci de son honneur, garanties accordées à sa sécurité et à sa défense, pourquoi ne les appliquent-ils pas à la France? C'est qu'à ses yeux la France a tort, la France ne mérite pas qu'on ait confiance en elle; et cette même plume, si soucieuse de l'honneur allemand, ne craint pas de fustiger son propre pays, par une sorte de besoin d'humiliation qui lui fait écrire, entre autres choses, que « sans parler de l'Europe, toute la constitution de notre empire colonial est une série de parjures, d'hypocrisies, de coups de force ». Et tout cela pour aboutir enfin à cette supplication dérisoire qui, par son absurdité incommensurable, n'offense pas moins le sens commun que la piété chrétienne : « Qui donc, dit-il, qui donc nous donnera un nouveau saint Louis qui, à la face du monde, confiant avant tout dans la justice de Dieu, osera faire crédit à la paix, et devant le réarmement allemand répondra par la seule arme efficace, c'est-à-dire par un désarmement intégral et sans arrière-pensée? » Cette dérobade dans la sainteté — qu'on assimile faussement au plus lâche abandon — ne traduit d'ailleurs qu'impuissance, concession à la facilité, et n'est qu'une forme du désespoir : car si l'auteur voue la France au martyre, il ne semble même pas sûr que ce sacrifice soit un sacrifice rédempteur. En tout état de cause, la France lui semble destinée à disparaître, et de ce qu'elle n'est pas éternelle, il préfère la condamner tout de suite au suicide : « S'il fallait qu'un jour, dit-il, à la suite d'un tel geste ou par la simple conséquence arithmétique de son malthusianisme, la France (qui n'a rien d'éternel) disparût de la surface de la terre, qui donc ne préférerait cette responsabilité même à la plus directe complicité dans le crime de droit commun que serait une nouvelle guerre? »

Ainsi de ce qu'il se représente cette guerre comme un carnage qui serait la fin de l'univers civilisé, le correspondant d'*Esprit* commence par supprimer la civilisation française; ce défenseur des valeurs spirituelles fait si bon marché des nôtres que, par « politique chrétienne », il se doit de conclure en faveur des pays surpeuplés, avides d'expansion. Car il n'imagine tout de même pas que la France puisse disparaître de la planète, comme une simple entité métaphysique : la France, ce sont des Français, et ceux-ci seraient du même coup réduits en servitude par l'étranger à qui l'amour de la paix aurait livré leur sol. Une exigence pacifique aussi absolue aboutit donc à faire des siens des esclaves, car « celui-là est esclave qui, par le fait d'une intervention étrangère, est rendu incapable de transmettre à ses descendants sa tradition nationale ». Refuser de défendre la France, consentir à sa disparition, ce n'est pas seulement faillir envers ses pères, c'est aussi dessaisir ses propres descendants, tous ceux qui sont à naître, c'est les frustrer de l'être de la nation, qui est un être permanent. Mais l'ami d'Emmanuel Mounier est trop bon logicien pour ne pas accepter ces conséquences. On souhaiterait qu'il en vît aussi bien les prolongements dans la réalité. Car, sans parler de la servitude morale, spirituelle à laquelle est soumis celui qui renonce à défendre son pays, il ne saurait pour autant échapper à la guerre, cette guerre qu'il se représente comme le souverain mal, le crime irrémissible : « Qui ne résiste pas ne se bat, a écrit Maurras. Qui ne se bat pas n'est ni tué, ni blessé. Qui ne se bat pas est seulement asservi, dépouillé, abreuvé de coups de pied quelque part et finalement énervé, encadré et enrégimenté pour des guerres futures où il sera blessé, mutilé, ensanglanté, tué, mais au profit de son envahisseur, finalement obligé de se battre contre lui-même pour autrui. » D'une manière ou d'une autre, la France devrait donc être conquise, réduite en esclavage. Et par qui? sinon par l'Allemagne, car l'esclavage est un fait d'Empire. Comme disait Péguy : « Jamais l'Allemagne ne referait une France. C'est une question de race. Jamais elle ne referait de la liberté, de la grâce. Jamais elle ne referait que de l'empire et de la domi-

nation. » Mais, bien qu'en ait notre auteur, avant que d'en arriver là, et quoi qu'il en soit de la volonté sacrificielle de la France, un tel avenir, dans la mesure même où il changerait la face de l'Europe, ne se ferait pas avec de l'eau bénite : il y a même beaucoup à parier qu'un tel geste n'empêcherait pas, mais susciterait « une suite fort longue de guerres terribles, escortées de soulèvements innombrables et de déchirements intérieurs inouïs ». Loin d'empêcher la guerre, la disparition de la France risquerait de provoquer une catastrophe sans précédent dans l'histoire.

Il y a cependant des dangers plus prochains, et c'est contre ceux-là que, par une aberration désastreuse, nos faux spirituels se refusent à faire face. Dédaigneux de ces devoirs d'état qui nous définissent, nous limitent, nous empêchent de tricher avec l'effort, ils ne tendent qu'à s'y soustraire par de pieuses équivoques et de fausses patiences qui ne sont, Péguy l'avait bien vu, que « des inventions anesthésiques, des gardes tenues infailliblement contre la peine, contre l'épreuve, contre le salut, contre Dieu : de mornes et sournoises abdications de la condition même de l'homme ».

HENRI MASSIS.

## L'avocat des pauvres

A Yves de Thomaz de Bossierre.

Le rare homme de loi qui mérita de la postérité ce titre insigne naquit sous le duc Jean le Roux, le 17 octobre 1253, au manoir de Kermartin, dans le *minihi* (1) de Tréguier. Celui qu'on invoque en Trégor sous le nom d'Yves de Vérité sort du même berceau que le prince des sceptiques et reçut le petit Ernest pour pupille, au décès mystérieux du père Renan.

Il était le premier-né de Tanaik Hélor, seigneur de Kermartin, et de dame Azou du Quinquiz, en français du Plessis. Sa mère eut en songe la révélation, rappelée souventes fois à la veillée, que son aîné serait un saint, et telle fut toute son ambition maternelle.

Yves marqua dès l'enfance un caractère si doux, un si méditatif esprit que ses parents, abdiquant à regret pour lui la gloire des armes, mandèrent un jeune clerc qui lui entr'ouvrit « la porte de science par quoy l'on vient à sapience », plus simplement la grammaire. Quand il eut épuisé le court savoir de Jean de Kerhoz, il fut s'asseoir, à Paris, avec son maître devenu son mentor, sur les bottes de paille que l'Université offrait en guise de sièges à son peuple d'écoliers. Il y consacra dix pleines années à la dialectique, à la théologie que professait avec éclat le Docteur Séraphique, à la jurisprudence. Après ceci il s'achemina vers Orléans qui monopolisait, par la volonté de Rome, l'enseignement du droit canonique.

Studieux autant que charitable, il excitait doublement l'admiration de ses condisciples. L'on rapporte qu'à table, où il s'abstenait de vin, il réservait aux pauvres sa portion de viande et qu'il se passionnait pour les récentes *Décrétales*, pour les *Institutes* fraîchement découvertes, au point d'en perdre le sommeil qu'elles finirent par lui rendre, en lui servant d'oreiller. Ainsi se trouva-t-il, à vingt-sept ans, « adourné de grant sagece et renommée de grant science », sur le chemin de sa Bretagne.

(1) « Un cercle sacré d'une ou deux lieues, qu'on appelait le *minihi*, entourait le monastère et jouissait des plus précieuses immunités. » (ERNEST RENAN : *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*.)

Official de Rennes, puis de Tréguier, dont l'évêque l'avait instamment réclamé, le jeune jurisconsulte manifesta bientôt, dans l'exercice de cette magistrature ecclésiastique à laquelle compétaient maintes causes purement civiles, une connaissance approfondie du droit. Ce parangon des juges excellait d'ailleurs à concilier. Il fallait aux parties une singulière humeur contentieuse pour fermer l'oreille et le cœur à ses exhortations pacifiques et pour ne pas composer. A sa voix persuasive, M<sup>me</sup> la comtesse de Pimbesche elle-même — car elle plaidait déjà et voulait « rien ou tout » — se fût peut-être humanisée. Aussi nombre d'affaires, la plupart même, se réglaient-elles devant lui à l'amiable et pour l'amour de Dieu. « Faites du procès, monsieur, ce qu'il vous plaira » : conclusions passablement insolites dans nos prétoires, mais, à son officialité, courantes. Indulgent aux larrons qui ne dérobaient que son propre bien, il était sévère aux plaideurs de mauvaise foi : eux seuls triomphaient de sa douceur et le forçaient à se fâcher.

Ses mortifications allaient leur train. Tandis que des orphelins recueillis par charité rêvaient confortablement dans son lit de parade, il couchait volontiers dans son fourreau, parmi ses livres. Ses émoluments passaient pour une bonne part aux pauvres. Les jours de fête, se régaland lui-même de légumes, de pain bis et d'eau claire, il servait de ses mains aux affamés accourus un succulent repas.

Nommé de plus, à cette époque, recteur de Trédrez, Yves Hélor dut se résigner non sans crainte à recevoir le sacerdoce, dont il s'estimait indigne. Où vit-on prêtre plus humble et plus fervent ? Il ne montait à l'autel qu'après s'être abîmé dans une longue et gémissante prière, et souvent, pendant le sacrifice, ruisselaient de ses yeux « larmes moult plantureuses ». Sa justice n'y perdait rien : revêtu d'un caractère sacré, investi d'un pouvoir spirituel inconnu du juge laïc, il put la rendre meilleure encore. Yves, dit le continuateur de la *Légende dorée*, « accomplissoit moult loyaument son dit office, en nettoiant le pays de mauvaises gens, en secourant aux opprimés, en rendant à chascun son droit sans nulle acception de personne, en abrégant les plaidoiries et en mettant paix et concorde entre les parties adverses ». Au procès de canonisation, des témoins ajoutèrent, et cet éloge n'est ni mince ni banal, qu'il rendait « prompte justice » : point d'arriéré. Le juge idéal, pour tout dire.

Mais notez l'ironie des événements : à cette heure même, l'ordonnance d'un petit-fils de saint Louis exclut les clercs de l'administration de la justice (1287) ; comme l'écrivit Michelet, le parlement rejette les prêtres. Ne paraîtra-t-il pas assez piquant qu'au long de six siècles, la magistrature laïcisée n'ait pu se proposer modèle plus parfait que cet homme d'église ?

\* \* \*

Les lois apportaient à la profession d'avocat une seule restriction : les prêtres ne plaidaient que pour eux-mêmes, pour leurs parents et pour les malheureux, dont la défense n'était qu'à leur défaut confiée d'office à un laïc. Spontanément — gratuitement, cela va de soi — Yves prenait en main la cause des affligés. Veuves, orphelins et indigents formaient sa précieuse clientèle. Plus d'une fois, écrit un de ses historiens, il alla les trouver, disant : « Je vais vous aider pour l'amour de Dieu. » Et, de tout son cœur, de tous ses deniers, il se vouait au service du bon droit devant quelque juridiction, contre quelque adversaire que ce fût. Ses propres amis, ses hôtes, voire de puissants tonsurés, le virent, quand ils avaient tort, se dresser à la barre pour la partie adverse et gagner son procès.

Une de ses plaidoiries, prononcée à Tours devant le lieutenant du bailli, et qui fit éclater la fourberie d'un couple de malandrins

associés pour la ruine d'une honnête femme, demeura célèbre : les meilleurs avocats du grand siècle la citaient encore comme un chef-d'œuvre de finesse et d'habileté au service de la justice. C'est la fameuse plaidoirie de la bougette. Écoutons-en l'histoire, excellentement contée par M. Alexandre Masseron, bâtonnier de l'ordre des avocats au barreau de Brest :

« Saint Yves s'était rendu à Tours défendre un jugement qu'il avait prononcé dans une affaire de mariage. Il trouva l'hôtesse, chez qui il avait coutume de loger en pareil cas, pleurant toutes ses larmes. Elle devait être, le lendemain, condamnée par justice à rendre, injustement, douze cents écus d'or. Deux gredins s'étaient joués d'elle. Ils lui avaient confié en dépôt une bougette, une petite malle, fermée à clef, avec défense expresse de la remettre à l'un d'eux hors la présence de l'autre. Puis ils avaient, ensemble, passé devant chez elle, avec trois ou quatre marchands. Brusquement, l'un des drôles était revenu sur ses pas et avait réclamé la bougette, prétextant un paiement à faire. L'hôtesse, sans défiance, l'avait donnée. Notre homme, alors, de détalier sans laisser de trace. Survint le compère : qu'est devenue la bougette? Rendue! Mais... et notre défense? « Je m'en plaiderai à la justice! » Et de fait il s'en était plaint, et il avait « affirmé, par serment, qu'en sa bougette il y avait douze cens pièces d'or et quelques lettres et cédules de conséquence... ». Il ne restait plus qu'à entendre le prononcé du jugement, qui n'était point douteux. Quand l'hôtesse en pleurs eut fini de conter son malheur et sa ruine à l'official de Tréguier, celui-ci fit venir l'avocat de la dame qui lui céda la cause sans hésiter. Cet avocat n'y avait point grand mérite : car il n'est jamais désagréable de voir un confrère perdre un procès. Saint Yves se présenta donc devant le juge, comparant pour la malheureuse. Il souleva un moyen nouveau : la bougette était retrouvée; plaise au tribunal en ordonner l'exhibition! L'avocat adverse, qui n'avait point prévu ce coup, prétendit, ce qui est classique, que c'était un moyen dilatoire, qu'il n'y avait qu'à montrer la malle tout de suite, et que, sans cela, il ne servirait à rien d'alléguer ce nouveau fait pour retarder la sentence définitive. Sur quoi, saint Yves rappela la convention initiale : la bougette ne devait être livrée qu'aux deux déposants réunis; que le demandeur fasse venir son compagnon, et la défenderesse ferait venir la malle. Le juge, qui ne devait point s'ennuyer, opina du bonnet et alloua à la cliente de saint Yves le bénéfice de ses conclusions. Le demandeur en pâlit et se troubla fort; cela étonna tout le monde et lui valut d'être arrêté. On le convainquit d'être un pipeur : la bougette ne contenait que de vieilles ferrailles. Il fut branché, ce qui est sévère : mais en ce temps-là on ne plaisantait pas avec la propriété (1). »

On n'oserait assurer que le rusé coquin n'eût pas une dent contre l'ingénieux Hélor, lorsqu'il se vit la hart au col; mais l'espoir nous en est permis, puisqu'au témoignage de ses contemporains, Yves défendait sa cause avec tant de modération, la plaidait avec un si bienveillant sourire que le perdant, pour peu qu'il fût d'âme honnête, ne lui gardait point rancune. Car notre saint n'était point de ces avocats dont le dernier exemplaire — la race en est heureusement éteinte depuis — nous apparut dans les *Libres Penseurs* de Veillot, sous les traits odieux et triomphants de M<sup>e</sup> Aspic, et qui tiennent pour leur tâche essentielle de hacher l'adversaire menu comme chair à pâté. Cette stratégie était stérile, à ses yeux, puisqu'elle ne changeait en rien la réalité de la cause et, l'occasion venue, il accueillait l'injure et le sarcasme en souriant.

Plus inextricable encore — le croirait-on? — qu'aujourd'hui, le célèbre maquis de la procédure recélait des périls et des pièges sans nombre. La violence y rôdait avec la ruse. On juge de l'énergie

qu'il fallait déployer pour soutenir contre toutes les puissances du temps, clergé, noblesse, bourgeoisie, les pauvres hères dont Yves Hélor s'était magnanimement constitué le champion. Si dure que fût la lutte, il ne recula jamais.

Pas même devant le Roi. C'est ce qu'on vit, lorsqu'en 1296 Philippe le Bel à court d'argent s'avisait de lever un impôt contraire aux franchises de saint Tugdual, patron de l'église de Tréguier. Ses gens venaient de saisir un cheval dans les écuries épiscopales. L'official indigné ne balança pas un instant à le leur arracher de vive force. Émeute : en un clin d'œil, les gueux s'amassent; aveugles, boiteux, culs-de-jatte, mendiants, toute la cour des miracles se rue. Le fisc battit en retraite. Très calme, Yves ramena la bête à sa mangeoire. Il n'avait pas froid aux yeux.

\* \* \*

Cet homme simple et droit, qui parlait toujours à tous moult doucement et humblement et qui, selon la légende, « aloit les yeux abaissés et le chief enclin, le chaperon devant le visaige, en eschivant d'estre loé et honnoré de gens », exerçait sur tous un ascendant irrésistible. Semeur infatigable de la parole de Dieu, on ne pouvait se lasser de l'entendre et de le voir; les auditeurs insatiables le suivaient de paroisse en paroisse. Où qu'il allât, les pauvres, pour lesquels il se dépouillait de tout, accouraient sur ses pas et lui faisaient une splendide escorte.

Sa vie était la plus pure et la plus austère du monde. Chaste de corps et d'esprit, il abominait la luxure et ne négligeait rien pour ramener les luxurieux à « netteté de vie ». Un jour, à l'hôtel-Dieu de Tréguier, il avait quitté soudain le beau costume d'official qui cachait depuis longtemps un cilice; son chaperon, son surcot à fourrures, ses bottines molles, un aveugle et des paralytiques en avaient été gratifiés, et on l'avait vu, lui, se hâter pieds nus vers Kermartin, en se couvrant la tête d'un pan de sa housse. Ainsi l'emportait, après dix ans de luttes, « la pure raison ». Vêtu maintenant, comme les paysans les plus misérables, d'une bure de deux sous l'aune et de lourds souliers à courroies, indifférent aux moqueries que lui attirait « la vilté de sa vesteure », il se macerait d'une âpre chemise d'étoupes et jeûnait trois jours, chaque semaine. Une litière de paille suffisait à son repos. Le manoir paternel, dont il avait hérité par droit d'aïnesse, il l'avait peuplé d'infirmités, de vieillards, de mendiants, de nomades, en faveur desquels il se dépouillait de son bien, qui mangeaient son blé en herbe et lui cédaient libéralement leur vermine. L'ardent, le tendre et pieux amour l'avait fait leur frère à tous. Si l'on a sujet de douter qu'il appartint au tiers ordre du Poverello, il eut assurément à un haut degré l'âme franciscaine.

On rapporta de sa charité, au procès de canonisation, maints traits admirables, celui-ci, par exemple, dont le miraculeux dénouement fait écho à la légende de saint Julien l'Hospitalier. « Un jour, un pauvre en haillons, hideux, repoussant à voir, se présenta. Une fournée entière de pains avait été distribuée dans la matinée; il ne restait plus un morceau à donner. Le bon recteur fait asseoir le mendiant en face de lui et, sans le moindre dégoût, partage avec lui son écuelle, où tous deux mangent en même temps. Après quelques cuillerées, le pauvre se lève, se dirige vers la porte, et, au moment de franchir le seuil, dit en breton : « Adieu, le Seigneur soit avec vous. » Et un être radieux de beauté apparaît à sa place dans une clarté éblouissante : l'apparition évanouie, Yves, qui en a été seul témoin, fond en larmes et ne veut plus manger sur la même table : « C'était un messenger du Seigneur qui nous a visités, disait-il; je le sais bien maintenant ». Ainsi parlaient les disciples d'Emmaüs (1). »

(1) ALEXANDRE MASSERON : *L'Art et les Saints*, SAINT YVES.

(1) CHARLES DE LA RONCIÈRE : *Saint Yves*.

S'étonnera-t-on qu'au regard de telles vertus la vie des plus honnêtes gens semblât coupable? Comme à saint Louis, la vénération populaire lui décerna dès son vivant l'aurole.

\* \* \*

Quand ce juste mourut, à l'aube du dimanche 19 mai 1303, ce fut, dans tout le pays trécorois, une explosion de douleur. « On entendait partout la *drène de misère*, ululée comme les lamentations antiques, qui est pour les pauvres gens du pays breton la soupape du désespoir (1). » Les miracles, qui déjà l'escortaient vivant, se multiplièrent sur son tombeau. Les enquêteurs en dressèrent le bilan : « A l'invocation de cestui saint — écrit Jean Du Vignay, le continuateur de la *Légende dorée* — furent X forsenéz ou démoniacs délivrés de leur forsenerie et du mal esperit, XIII contraiz ou paralitiques furent restoréz, III aveugles enluminez et plusieurs garis de la maille et de divers maux des yeulx, plusieurs hommes avecques leurs choses en X lieux furent sauvéz en grant péril de mer et de grant péril d'estre naiéz. » Et l'énumération se poursuit...

Notez, je vous prie, la diversité de ces faveurs : elle fut de prime abord la marque d'Yves Hélor. Dans cette Celtie, toute foisonnante d'oratoires et de chapelles dont les innombrables patrons, inscrits sans doute au livre de vie, ne le sont presque jamais au martyrologe ni au calendrier, chaque saint s'est choisi, comme les médecins modernes, une spécialité curative, son *arwess*, et se montre jaloux de son monopole. Tel guérit les furoncles, les ulcères, la gale; tel autre, la goutte, l'hydropisie, la fièvre, les rhumatismes, les névralgies, les maux du ventre ou les maux d'yeux. Non moins que les hommes, les bêtes ont là-haut leurs guérisseurs en quelque sorte patentés. Parlez d'un saint à quelque paysan breton, il vous demande aussitôt : « A quoi est-il bon? » Yves de Kermartin est bon pour tout. « On peut s'adresser à lui en n'importe quelle occurrence. Lorsque saint Yves s'est mis une chose dans la tête, il en vient toujours à bout (2). »

On se reprocherait de négliger ici un miracle manifestement destiné par leur collègue et confrère céleste à l'édification, voire à la confusion des gens de robe : quatre témoins attestèrent, au procès de canonisation, avoir vu venir de Niort un pèlerin en chemise, un bout de corde au cou : « Trois fois, il avait été pendu et, trois fois, à l'invocation de saint Yves, la corde s'était rompue; on voyait encore sur son cou les marques bleuâtres d'un commencement de strangulation (3). » Est-ce au plus juste juge, est-ce à l'avocat plus habile qu'il dut, ce fortuné pendar, de réchapper si merveilleusement de la cravate de chanvre et, comme disait M<sup>e</sup> François, de « garder la peau »?

Le culte de Monsieur saint Yves devint pour les Bretons le culte national. Il est peu de foyers, en Armor, où l'on ne vénère son image, où quelqu'un, fille ou gars, ne porte son nom. Dans le souvenir populaire, il se dresse comme le type de la droiture et le symbole de l'intégrité. Il est l'avocat des humbles, le redresseur de torts, l'arbitre incorruptible, le grand justicier. Il est le Véridique. Les verrières, les miniatures, les stalles sculptées, l'imagerie nous le montrent communément, sans que cette représentation se puisse rattacher à aucun fait précis de sa vie, « assis dans son tribunal, entre le bon pauvre dont il accueille la requête et le mauvais riche dont il repousse la bourse (4) ». Le pardon du 10 mai, au Minihy, est le « pardon des pauvres ».

(1) IDEM, *ibidem*.

(2) ANATOLE LE BRAZ : *Au Pays des Pardons*; v. aussi CHARLES LE GOFFIC : *Au Pays d'Armor*.

(3) CH. DE LA RONCIÈRE : *Saint Yves*.

(4) ANATOLE LE BRAZ : *Au Pays des Pardons*.

Le saint fut particulièrement populaire, au XVII<sup>e</sup> siècle, à Anvers, où l'on vénérât ses reliques. Il sollicita maintes fois le pinceau de Jordaens, dont un tableau, daté de 1645 et représentant Saint Yves accueillant de

Si l'on en croit la malignité commune, les gens de loi qui l'honorèrent comme leur patron ne l'imitèrent pas toujours. Qu'un avocat ne soit pas un larron, c'était, selon ce tercet latin que nul n'ignore, un surprenant phénomène. L'arrivée de saint Yves au paradis, dont aucun robin n'avait encore pu forcer le seuil, a fourni de plaisantes anecdotes : elles oublient seulement que notre avocate à tous, la Très Sainte Vierge, l'y avait de longtemps précédé. C'est dans le cortège de la Discorde que l'Arioste fait défiler les avocats, en compagnie des procureurs et des notaires. Ce conte florentin du *trecento* n'est guère plus indulgent. A la vue d'une théorie de graves personnages, dont les robes étaient ornées de petit-gris et qu'on lui disait être des juges, un gentilhomme se signait et levait avec inquiétude les yeux vers les toits de la cité du lys : « Je suis bien surpris, s'écriait-il, que tous les monuments et les maisons ne soient point encore en ruines et couchés sur la terre. » Il en était surpris, car un de ses concitoyens avait envoyé son fils étudier le droit à Bologne, puis en avait fait un juge; ce jurisconsulte unique avait suffi pour déchaîner la guerre civile dans sa patrie. Et le conteur — guelfe, à vrai dire, et peu tendre aux juristes — d'ajouter : « Il avait raison : les gens fourrés de petit-gris ne font que troubler la concorde. » Mais qui, je vous le demande, s'aviserait encore de parler comme l'insolent Franco Sacchetti?

MAURICE DULLAERT.

## Images de Provence

Valence

C'est la porte du Midi, du Midi qui bouge, qui parle et qui sent l'ail. On raconte qu'Alphonse Daudet, fuyant Paris la caligineuse, mettait la tête à la portière, au sortir du tunnel qui laisse derrière lui les brumes et les rhumatismes de ceux-là — les *poures!* — qui ne disent pas « oc ».

— Valen-nee! criait, le long du convoi, un homme d'équipe.

Car l'accent est affaire de latitude et de pastis. Il a suffi que Pierre Fresnay prît l'apéritif chez Marius pour que Marseille annexât la Comédie-Française.

Et puis, le mistral souffle à Valence. Et puis, le cœur est à *goche*. Les professeurs du lycée écrasent la réaction dans les gazettes et sous les ormes du mail. Las! Jules Moch, S. F. I. O., est resté sur le carreau, dimanche. Quel beau sujet de philippiques pour les rédacteurs du canard valentinois!

Vieux-Port

On aura beau rapetisser la Cannebière. C'est le seul boulevard du monde qui se termine par des voiles dansantes.

Laissons les Phocéens pour les marchandes d'huîtres. C'est une érudition bien déplacée que celle qui feuillette à tout propos le manuel d'histoire. Et regardons les joueurs de boules, sur le quai des Belges.

Le goulot — le fameux goulot, que bouche la sardine — brise

pauvres plaideurs, fut acquis par le Musée de Bruxelles, en 1808. On en trouve une description minutieuse dans l'ouvrage de M. MAX ROOSES : *Jacques Jordaens, sa vie et son œuvre*. Une tapisserie de chambre, conservée au château de Frauenberg, en Bohême, et qui reproduit cette composition du maître, appartient au prince de Schwarzenberg. Elle porte ce titre tout actuel : *Ingens est usura malum mala pestis in urbe*.

Rubens peignit, lui aussi, un *Saint Yves défenseur des veuves et des orphelins*, pour l'église des Jésuites, à Louvain. Mis en vente à Bruxelles après l'abolition de la Compagnie de Jésus, ce tableau se retrouva une dernière fois dans une vente, à Paris, en 1789 (v. MAX ROOSES : *L'Œuvre de Pierre-Paul Rubens*, t. II).

les courtes lames d'une Méditerranée plus verte que bleue. Des canots se balancent mollement. Ils portent, en lettres blanches, des noms de filles. Il faut traverser le Vieux-Port.

Le passeur d'eau est boucané et disert. Vareuse et casquette de marine. Il pourrait s'appeler Escartefigue. Mais il nous apprend qu'il est Corse. Nous ne sommes pas encore installés que la conversation s'engage. Monologue plutôt que conversation. Il est 11 heures du matin : et le vieux passeur n'a pas encore parlé! Alors il met les apophtegmes doubles, péchère!

Chez nous, l'homme de peine songerait d'abord à son salaire. Il ramerait, vigoureusement, d'un bord à l'autre bord, pour toucher les quarante sous du péage. A Marseille, l'heure qui passe, le flot qui bat l'esquif léger : autant de prétextes à discours. Le vieux passeur attend. Il attend des passagers hypothétiques. Les minutes s'écoulent. La couleur du ciel a changé. Lui, il continue d'exalter l'honneur corse, le sens de l'hospitalité dans les montagnes de son île natale. Tout en parlant, il étale des lambeaux de tapis sur les banquettes de sa barque. Et quand il saisira, enfin, les avirons, nous aurons l'air d'être ses invités pour un beau voyage de plaisance.

Il navigue, d'une seule main. Pour mieux parler. Et son chien a une façon toute marseillaise de se faire caresser par l'aviron, à chaque plongée de la pale dans l'eau de nacre.

#### Lu sur les panneaux

Une veillée d'élections municipales, c'est, dans le Midi, l'appel des morts. Le commandant Péricard n'a rien inventé. Il y a longtemps qu'à Marseille les vivants sont administrés par les mandataires des fantômes.

Dans les ruelles les plus sordides, des « permanences » rallient les électeurs. Des nervis prompts à jouer au browning sont les plus sûrs agents de Topaze. Lequel porte, d'ailleurs, un nom à l'italienne. Ce qui sonne bien mieux dans les réunions en plein vent.

Nice l'aristocratique n'échappe pas à cette fièvre de l'élection. La littérature des panneaux rappelle — avantageusement, si l'on peut dire — nos affiches d'avant-guerre. Les vingt millions ne vont pas au couvent : c'est toute la différence! Le virus édilitaire est à ce point violent qu'un maire, fort galant homme, se croit obligé de rendre compte de son mandat devant un congrès d'humanistes en vacances.

... Et je revois tel bar de Menton, cette façade au crépi qui servit de mur d'exécution, le lendemain de notre passage, à un mauvais garçon compromis dans la bagarre des partis. Son nom avait été prononcé à propos de l'Affaire Prince. Car la politique électorale, dans le Midi rouge, n'est pas toujours un vaudeville.

#### Le cloître de Fréjus

Un bijou.

On y arrive par la Corniche d'Or. Des rochers rouges tombent à pic dans la mer latine. Elle a, cette mer, entre le cap d'Antibes et la baie de Saint-Raphaël, des émaux fondus qui vont de l'indigo au vert sombre.

Les amateurs d'antiquités romaines iront chercher, sur le terrain, parmi des tranchées croulantes et des massifs de maçonnerie, le plan exact de la Maison du préfet de l'Empire. Mais le cloître et le baptistère font accueil aux amants de beauté. Le cloître est à deux étages, avec des arcatures d'une délicatesse... Le plafond, curieusement ouvragé, n'a guère subi les injures du temps. Sur la margelle du vieux puits, les fourmis rôdent.

#### L'Auberge des Adrets

Sur la route de l'Estérel, les plaques indicatrices du Touring Club de France font tomber les kilomètres. La voici, après un

coude brusque, l'auberge célèbre dans l'histoire du mélodrame. Robert Macaire et Bertrand surgissent d'un coin de notre mémoire où ils s'étaient embusqués, comme méchants larrons.

Les sites littéraires ont leur faculté d'obsession. Tel lac sera toujours lamartinien. Mais ici, dans ce paysage de Provence qui semble nous incliner aux conseils idylliques, pourquoi faut-il que le souvenir s'impose d'une tragédie de sac et de corde? Frédéric Lemaître aura réussi ce tour de force de peupler une route au soleil d'escopettes et d'épouvantements. L'Auberge des Adrets : un défi à l'Estérel; mais quel fleuron pour la littérature!

#### A Saint-Paul, près de Vence

Ce n'est qu'un village de montagne, comme il y en a bien d'autres sur les itinéraires à l'usage des autocars. Mais la complicité de l'heure vespérale, des parfums et des pigeons blancs créait, ce soir-là, une atmosphère de splendeur.

L'église est tout là-haut, sur un éperon rocheux, derrière les remparts en ruines. Le curé — un vrai montagnard — avait rassemblé les touristes au pied de la chaire. Dans son français parfumé de lavande, il expliquait les tournées apostoliques de saint Paul et l'étymologie de Provence. « Je serais assez d'avis, risquait-il, de faire venir Provence de *provincia*. »

Il parlait à des latinistes. Pas un n'a souri. Et pourquoi le converti de Damas n'aurait-il pas prêché sur cette montagne des Alpes-Maritimes? Le bon curé en est sûr, lui. C'est cela aussi qu'on appelle la foi.

On ne voyait pas la mer. On la devinait seulement derrière la chaîne bleue qui fermait l'horizon. Des sentiers rocailleux dévalaient vers les olivettes. Des roses pâles, des œillets larges comme la main embaumaient l'air du soir. Et dans un jardin, — peut-être bien, le jardin du curé, — on respirait la giroflée.

Une cour d'auberge (qui ne s'appelait pas hostellerie). La servante en jupon rouge. Les orangers taillés en boules. Les pigeons blancs...

... Mais il a fallu revenir vers le Casino de la Jetée, qui fait, dans la Baie des Anges, un affreux macaron doré.

FERNAND DESONAY,  
de l'Université de Liège.

## Un plaidoyer pour la monarchie

Ce plaidoyer — *Monarchy*, chez Eyre et Spottiswoode, à Londres — nous le devons à l'écrivain anglais sir Charles Petrie, auteur d'une biographie du ministre Canning et d'un ouvrage sur les jacobites anglais, membre depuis peu de l'académie espagnole d'histoire. Feuilletons rapidement cet intéressant volume.

En voici le début :

« Je suppose que ce pays n'est pas encore mûr pour la république » : telle est la remarque qu'on entend faire trop souvent à propos d'une nation encore gouvernée par une monarchie héréditaire. « Ceux qui expriment de tels sentiments — à supposer qu'ils réfléchissent, — ajoute sir Charles, regardent comme allant de soi qu'un gouvernement monarchique n'est qu'une étape entre l'anarchie et une république; pour eux un roi est un anachronisme dont toute communauté civilisée du XX<sup>e</sup> siècle devrait avoir honte. » Telle est la conception contre laquelle s'élève et que combat avec esprit

sir Charles Petrie dans un volume de trois cents pages divisé en douze chapitres.

Pourquoi nombre de nos contemporains regardent-ils la monarchie comme un anachronisme? Parce que le monde moderne est convaincu, pense notre auteur, que le progrès est ininterrompu et que tous les changements sont pour le mieux. Nos grands-parents voyageaient en diligence, alors que nous nous déplaçons dans des automobiles; ils n'avaient à leur disposition ni T. S. F., ni avions; aussi n'est-il que naturel, se dit-on, que nous leur soyons supérieurs à d'autres points de vue encore. Du singe des forêts nous avons progressé jusqu'au « robot » des faubourgs; aussi est-ce insulter à la dignité de l'homme que de suggérer que nous puissions jamais regarder en arrière. Si après le « cauchemar » du Moyen âge nos ancêtres s'accommodèrent de la monarchie héréditaire, c'est parce qu'ils ne lui connaissaient rien de meilleur; n'admiraient-ils pas Van Dyck et Vélasquez parce qu'ils n'avaient aucune idée de l'excellence et de la supériorité du futurisme? Nous sommes plus sages que nos ascendants parce que nous nous déplaçons plus vite qu'eux, et lorsque nous renversons une forme de gouvernement par eux instituée, c'est là une preuve de progrès (pp. 11-13).

Des lignes qui suivent il ressort que l'auteur, s'il est monarchiste, n'est pas *absolutiste*; il admet que l'autocratie ne saurait vraisemblablement être adoptée dans tous les pays: indispensable en Russie (1), on la voit difficilement existant en Grande-Bretagne ou en France; de même un régime théocratique présuppose l'unanimité en matière religieuse. Il n'en est pas de même, pense l'auteur, pour la monarchie héréditaire, car un tel régime n'est pas indissolublement attaché à un type spécial de Constitution et peut dès lors s'adapter aux besoins nationaux les plus divers. Il est absurde de soutenir, pense sir Charles Petrie, qu'il ne saurait convenir qu'à tel peuple, non à tel autre, et c'est comme si on maintenait que les chemins de fer sont un bienfait pour un pays, mais une source de malédictions pour un autre. Certes, on peut différer d'avis au sujet de la meilleure façon d'exploiter les voies ferrées, mais il ne saurait y avoir de doute au sujet de leur utilité en général. D'autre part, l'éclipse de la monarchie héréditaire coïncide « toujours » avec une ère de rétrogression et de chaos (pp. 13-14).

Pour l'auteur ce n'est pas la guerre, c'est la « démocratie non contrôlée » qui porte la responsabilité du malaise des dernières dix années. Les guerres napoléoniennes avaient duré vingt-trois ans, non pas quatre ans et demi comme la dernière guerre, et cependant il suffit de deux conférences pour régler les problèmes financiers légués par les guerres de la Révolution et du Premier Empire, et quatre ans après le dernier coup de canon tiré à Waterloo, toute la question des réparations était résolue.

La démocratie est un régime adapté pour le beau temps seul; elle ne vaut plus rien lorsque les tempêtes font rage. L'autorité ultime est concentrée, sous un régime de démocratie politique, entre les mains d'un corps électoral entièrement irresponsable: « car quel empereur, quel dictateur, quelque despotique qu'il soit, peut se tromper autant que le fait l'électeur et ce tout à fait impunément quant aux conséquences? » (p. 18).

Dans les circonstances présentes, des dictateurs sont donc nécessaires, pense sir Charles Petrie; il ne s'ensuit pas cependant

(1) Si les événements de ces dernières années ont démontré quelque chose, c'est que ce pays ne peut s'accommoder que d'un régime autocratique, fût-il de droite ou de gauche. Huit mois de « gouvernement provisoire » (mars-novembre 1917) suffirent à réduire à un état chaotique un empire que deux ans et demi de guerre (et vingt-deux ans de règne de Nicolas II) n'avaient pu définitivement ébranler. Les crimes du bolchevisme sont innombrables et odieux; il faut reconnaître cependant que les bolcheviks ont mis fin à l'anarchie dont la Russie se mourait. Et si jamais ce pays renouvelle l'expérience de 1917, les résultats seront les mêmes: il se débattrra dans un chaos inextricable jusqu'à ce qu'un despote blanc ou rouge l'en fasse sortir à coups de knout. « Le peuple russe, nous disait feu le général Broussiloff, est un peuple patient et qui peut tout supporter sauf une seule chose: la liberté ».

qu'ils doivent prendre la place du monarque héréditaire, car ils ne font que le compléter et ne sauraient le remplacer.

Ne pas dépendre d'une forme quelconque de gouvernement: telle est une des qualités particulières de la monarchie héréditaire. Un roi peut parfaitement s'accommoder d'un dictateur comme en Italie(?) ou du système parlementaire comme en Belgique, à condition seulement que celui avec lequel il doit collaborer mette au premier plan l'intérêt national, non les intérêts d'une fraction de la population. D'autre part, sans monarchie, une dictature est toujours une expérience risquée tant pour celui qui gouverne que pour ceux qui sont gouvernés, à moins que, à l'instar d'un Lénine, le dictateur ne gouverne ouvertement dans l'intérêt d'une minorité (1) (pp. 18-19).

Il est difficile de ne pas croire, poursuit sir Charles Petrie, qu'un homme d'Etat « ordinaire » a tout avantage, lorsqu'il est au pouvoir, à être conseillé par un souverain dont l'éducation et l'expérience lui sont des plus utiles lorsque surgit un nouveau problème. Il en était ainsi dans le passé, alors que les ministres appartenaient à une classe de tout temps accoutumée à la vie publique; c'est plus encore le cas aujourd'hui alors que la plupart de ceux qui occupent des postes élevés n'ont pas reçu d'« entraînement » politique. Un roi peut citer des précédents et invoquer des arguments dont, autrement, on ne se souviendra que lorsqu'il sera trop tard et de toute façon il est vraisemblable qu'il regardera les choses de beaucoup plus haut que ses ministres. Un président de république doué de sagesse pourra, il est vrai, agir de même façon, mais les républiques préfèrent, en général, appeler aux fonctions présidentielles des nullités; et si par hasard un tel poste parvient à être occupé par un Solon, celui-ci ne pourra jamais parler avec l'autorité d'un monarque héréditaire, puisque ses ministres se souviendront toujours qu'il a combattu à leurs côtés dans l'arène politique. Jamais un Poincaré — le président le plus capable qu'ait eu la Troisième République française — n'a pu influencer la politique française comme le roi George, le roi Victor-Emmanuel et le roi Albert avaient pu influencer sur celle de leurs pays respectifs (p. 23).

A part cela le ministre « moyen » de nos jours a de plus en plus tendance à devenir un spécialiste. En France la vieille théorie démocratique qui veut que tout politicien puisse exercer n'importe quelles fonctions reste toujours en vigueur, mais ailleurs les ministres spécialistes seront bientôt à l'ordre du jour, et ce d'autant plus que l'Etat corporatif constituera vraisemblablement la solution que le XX<sup>e</sup> siècle trouvera pour ses difficultés. Mais s'il en est ainsi, il sera plus que jamais nécessaire que le chef d'Etat ne soit plus un « fantôme transitoire », mais un homme capable de coordonner les opinions des ministres spécialistes pour le plus grand bien de la nation. Dans ce sens il devra, lui aussi, être un spécialiste, un spécialiste entraîné dans l'art de gouverner, donc un souverain héréditaire. Or la démocratie se méfie d'un spécialiste aussi longtemps que les affaires marchent bien — pour l'adorer dans le cas contraire, comme une divinité, dont la volonté doit être exécutée sans hésitation (pp. 23-24).

\* \* \*

Ces considérations d'ordre général sont suivies d'une série de chapitres consacrés aux monarchies britannique, française, ita-

(1) Lénine prétendait-il réellement détenir le pouvoir au nom d'une minorité? Voilà une affirmation qui peut à bon droit paraître douteuse. L'autocrate rouge n'affirmait-il donc pas représenter cent millions de paysans et d'ouvriers russes? Le communisme moscovite s'appuie probablement sur quelques millions d'hommes seulement, quelques centaines de milliers d'hommes peut-être: il n'en parle pas moins au nom de la majorité de la population. Empressons-nous d'ajouter que cela ne le rend pas plus « intéressant » à nos yeux.

lienne (« Le fascisme et la monarchie »), espagnole, aux monarchies d'Europe centrale et aux monarchies non-européennes. Viennent ensuite des chapitres sur les objections pouvant être faites au système monarchique, les leçons de l'histoire et enfin l'avenir de la monarchie britannique.

Nous ne nous proposons pas de les analyser en détail, nous contentant de relever quelques points saillants.

Dans le chapitre relatif à la monarchie espagnole nous trouvons une apologie de l'Inquisition. Il est douteux, pense l'auteur, que l'Espagne puisse jamais être gouvernée de façon satisfaisante sans quelque organisation de ce type. Fait en tout cas significatif : ce pays joua dans le monde le rôle le plus important aussi longtemps que l'Inquisition fonctionna dans toute son ampleur ; tant avant sa fondation que depuis son abolition, l'anarchie intérieure fut à l'ordre du jour. Ceux-là mêmes qui n'ont pour elle qu'une sympathie médiocre, admettent aujourd'hui que l'Inquisition était un tribunal plutôt royal qu'ecclésiastique ; de même on est généralement d'avis qu'elle maintint la cohésion de l'Espagne à une époque particulièrement critique. Vraisemblablement se rendit-elle coupable de plus d'une injustice, mais on ne saurait faire une omelette sans casser d'œufs (p. 171).

Depuis la guerre, estime sir Charles, il n'est plus tenu compte de cette solidarité entre monarchies à laquelle avaient tant tenu la reine Victoria et Edouard VII. De cette solidarité notre auteur cite deux exemples, dont le premier est à ce point oublié et « détonne » tant à notre époque qu'on serait presque porté à le croire apocryphe : en 1889 le gouvernement britannique se refusait à prendre part à l'Exposition de Paris parce que cette Exposition avait surtout pour objet de commémorer le centenaire de la Révolution française. Le second exemple est encore présent à bien des mémoires : trois ans seulement après l'assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga de Serbie (1903), la Grande-Bretagne renouait avec ce pays les relations diplomatiques. Elles ne furent rétablies que lorsque les principaux régicides eurent été éloignés de la Cour. On regrette que d'autres pays, dont la Russie de Nicolas II, adoptèrent une attitude différente, et ne firent aucune difficulté pour reconnaître tout de suite un régime issu d'une demi-douzaine d'assassinats (1). Le rôle du tsar en particulier était tout indiqué : « Oint du Seigneur ». L'autocrate russe avait été, en outre, si nous avons bonne mémoire, père d'honneur au mariage du roi Alexandre. Il ne semble cependant avoir esquissé aucun geste de protestation. Quinze ans plus tard le malheureux souverain disparaissait victime d'un crime analogue, bien plus odieux encore : le massacre d'Ekaterinbourg...

Il fut un temps où une des principales objections contre le régime monarchique consistait à lui imputer des tendances militaristes et belliqueuses, le triomphe de la démocratie pouvant seul assurer la paix, la stabilité et le progrès. L'auteur s'inscrit en faux contre de telles appréciations. C'est le peuple allemand, d'après lui, qui voulut la guerre en 1914, tout comme il la voudra de nouveau aussitôt qu'il sera sûr de la victoire, et comparés à Hitler et aux autres dirigeants du III<sup>e</sup> Reich, les Hohenzollern, bien que sir Charles Petrie estime qu'ils représentaient le principe monarchique de façon peu satisfaisante, étaient l'incarnation même du pacifisme (p. 265).

Le *standard* de la vie publique est plus élevé dans une monarchie que dans une république, pense l'auteur, et il compare la Grande-Bretagne et l'Italie d'une part à la France et aux Etats-Unis de l'autre. Ce serait manifestement une absurdité de maintenir

que la corruption n'existe pas sous un régime monarchique, mais elle y est tout à la fois moins avérée et y a moins d'ampleur, et dès lors son influence est moins démoralisante. « L'honnêteté publique n'est pas une vertu républicaine. » (p. 268.) D'accord ; cependant, il nous semble qu'ici l'auteur généralise trop. Que d'exemples peu édifiants nous montre le passé de certaines monarchies ! Sir Charles aurait mieux fait de nous rappeler que certains vices qu'on pourrait aisément se représenter comme fleurissant de préférence sous un régime monarchique peuvent tout aussi bien s'épanouir sous l'égide d'un Staline ou d'un Hitler : la Russie des Soviets de nos jours et le III<sup>e</sup> Reich nous fournissent maints exemples d'un servilisme ne le cédant vraiment en rien à celui qui a déshonoré tant de monarchies.

Sir Charles veut bien reconnaître — et il cite à ce propos la pacifique et peu encombrante Suisse — que par lui-même le régime démocratique n'est pas nécessairement agressif : c'est du nationalisme que vient tout le mal. Longtemps le traité de Vienne fut un objet d'exécration pour ne pas avoir tenu compte du principe des nationalités, mais, pense l'auteur, il est douteux qu'il se trouve encore quelqu'un, aujourd'hui, pour rééditer ce grief. Car c'est sur le principe des nationalités que se basaient les traités qui ont mis fin à la Grande Guerre : les résultats en ont été désastreux du point de vue politique, financier, social et économique (p. 266). Sans doute, mais peut-être est-ce moins à cause de ce principe envisagé en lui-même que des exagérations qui en ont accompagné l'application. L'homme ne peut être, hélas, que victime ou bourreau et les nationalités dites opprimées, libérées à la suite des tueries de 1914-1918, se sont empressées pour la plupart à faire à autrui ce qu'on ne pouvait plus leur faire à elles-mêmes (1). Leur nationalisme s'est aussitôt mué en chauvinisme. Le fait est profondément regrettable, mais par lui-même il ne saurait être invoqué contre un principe naturel et légitime. Et vraisemblablement les injustices — injustices indubitables et réelles — engendrées dans cet ordre d'idées par les traités de 1919-1920 sont-elles moindres que celles auxquelles il a été mis fin par ces mêmes traités.

Impossible de se dissimuler cependant combien le principe des nationalités et son triomphe partiel de par les traités de paix aura multiplié les causes éventuelles de guerre en Europe. En 1914 le seul point névralgique était représenté, à proprement parler, — la question d'Alsace-Lorraine ayant perdu les trois quarts de son acuité d'autrefois — par la péninsule des Balkans. Aujourd'hui, outre la soif de revanche générale de quelques-uns, tout au moins des pays vaincus en 1918, nous avons, sans parler des relations interbalkaniques toujours épineuses, l'hostilité italo-yougoslave, la question d'Autriche, celle des frontières — de toutes les frontières — de la Hongrie « trianonisée », celle d'Eupen-Malmédy, celle de Dantzig et du corridor polonais, celle de Wilna, celle de Haute-Silésie. Si l'effondrement de l'empire des tsars a éliminé peut-être pour toujours les visées de la Russie sur Constantinople et les Détroits — puisqu'il semble avéré que ces visées n'étaient que celles de souverains, d'hommes d'Etat et d'une fraction de la classe intellectuelle, sans être en rien conformes aux appétits beaucoup plus terre à terre (2) des « masses » — cet effondrement a posé d'autres problèmes (tel celui de l'Ukraine) aujourd'hui à l'état latent ou semi-latent, mais éminemment susceptible de provoquer demain une conflagration redoutable. Les tendances centrifuges qui, sous l'égide du bolchevisme internationaliste, se développent presque d'un bout à l'autre de l'ancien empire pourraient bien un jour, au cas où les Soviets

(1) Loin de nous cependant toute pensée de dénigrer l'héroïque Serbie et l'admirable courage dont firent preuve pendant la guerre les représentants de la dynastie des Karageorgevitch. Les assassinats du konak de Belgrade, quelle que fût l'indignité personnelle d'Alexandre et de Draga, n'en étaient pas moins révoltants, et ce n'était certes pas aux monarchies « de droit divin » à tendre tout de suite la main aux bénéficiaires de la tuerie.

(1) Comment oublier que — sujet d'une honte éternelle pour l'Entente — la malheureuse Arménie n'a pas figuré parmi les nationalités libérées ?

(2) Au sens plutôt littéral que figuré du mot, puisque lesdits appétits visaient surtout les domaines de la noblesse foncière !

disparaîtraient (1), mettre l'Europe et le monde en présence d'un *bellum omnium contra omnes* de la Baltique jusque par delà le Caucase. Cette fois encore le principe des nationalités fera couler des torrents de sang et enfantera des souffrances sans nombre. Nous n'en concluons pas toutefois qu'il soit foncièrement mauvais, mais force nous est de reconnaître qu'il peut avoir parfois des conséquences fort incommodes.

Parmi les arguments dont on se sert pour battre en brèche le principe de la monarchie héréditaire, il y a, lisons-nous chez notre auteur, celui-ci : pas de garanties quant à l'aptitude d'un roi ou d'une reine à exercer leurs fonctions de façon adéquate. A cela sir Ch. Petrie répond que les présidents de nos jours sont nettement inférieurs aux rois; que le poste de président de la République française ou celui de président des États-Unis n'ont été occupés que par peu d'hommes capables; que le *standard* moyen des monarques est très certainement supérieur... Objectera-t-on qu'un souverain héréditaire peut être ou devenir fou ou vicieux, sir Charles répond en citant le cas du fils aîné de Charles III d'Espagne et celui de George III d'Angleterre pour montrer qu'il est arrivé à des héritiers présomptifs ou à des souverains manifestement incompetents d'être écartés ou virtuellement remplacés par un régent. L'auteur ne fait-il pas trop bon marché cependant des cruautés et des insanités accumulées au cours des âges par tant de rois petits et grands, avec la plus parfaite impunité? Et pour un tyran poignardé, combien de monstres morts tranquillement sur le trône face à leur peuple toujours agenouillé! Si la monarchie a beaucoup de bon, il ne convient pas d'oublier les méfaits de très nombreux monarques. Mais laissons de côté les Néron et les Ivan IV (2) : la présence à la tête de l'État d'un souverain rempli de bonnes intentions et honnête homme mais manifestement incapable a plus d'une fois suffi à déclencher les pires catastrophes. Qui nous dira les souffrances sans nombre et sans nom enfantées par la présence sur le trône d'une nullité aboulisque? De telles nullités ont parfois provoqué la chute de vastes et puissants empires. La personnalité du souverain joue inéluctablement un rôle de tout premier ordre dans une monarchie; si ce rôle est pour une raison ou une autre malfaisant et si la Constitution en vigueur ne permet pas d'enfermer les effets de cette malfaisance dans d'étroites limites, les conséquences pourront en être aussi désastreuses qu'incalculables (3).

De ce rapide aperçu nous concluons qu'il y a chez sir Charles Petrie à prendre et à laisser; son ouvrage est un plaidoyer excellent par certains côtés, vulnérable par d'autres. Présenté de façon attrayante, il se lit avec facilité et intérêt. La sincérité de l'auteur est évidente et maintes de ses observations sont très justes. Tout compte fait, *Monarchy* est, malgré les réserves à faire, une contribution de valeur à l'étude d'un sujet qui est plus que jamais d'actualité. Les lecteurs monarchistes en particulier (nous en sommes) pourront y trouver d'excellents arguments à faire valoir en faveur de la thèse qui leur est chère à condition toutefois de passer ces arguments au crible d'une critique objective et impartiale. Encore plus que maintes autres institutions humaines, l'institution monarchique n'est pas parfaite, loin de là; rendons justice à ses côtés positifs, mais sachons regarder les autres bien en face *sine ira et studio*.

Comte PEROVSKY

(2) Car malgré ses méfaits et ses crimes, le bolchevisme n'en joue pas moins ici le rôle d'une espèce de ciment assurant un semblant d'unité à ce qui se révèle de plus en plus comme une formidable mosaïque...

(2) Dit « le Terrible » : tsar de 1533 à 1584.

(3) Et une de ces conséquences sera que l'empire ou le royaume en question « tombera à son nadir », pour employer une expression que sir Charles semble affectionner tout particulièrement, puisqu'elle ne se rencontre pas chez lui moins de cinq fois. (« Nadir » est, on le sait, l'opposé de zénith.)

## La romance d'Elisabeth Browning

A quoi faut-il attribuer l'extraordinaire fortune que connaît en ce moment l'histoire d'Elisabeth Browning sur la scène et à l'écran?

Le public s'affinerait-il au point d'accepter qu'on l'introduisit dans les jardins de la Poésie? Ou bien cède-t-il à cette mode qui lui fait rechercher dans les biographies le document piquant, voire l'anecdote scandaleuse?... Qu'importe, après tout, ce dont on peut douter! Il vaut mieux croire. Et je crois, de toute mon âme, à cette vertu qui rayonne de certaines vies que le don d'amour féconda. Ils peuvent être ensevelis sous la terre depuis des ans, ces êtres exceptionnels qui surent tout uniment aimer et souffrir : la lumière de leur cœur, leur souffle ne se sont pas éteints. Ils éclairent, ils réchauffent, et suscitent toutes les amitiés qui forment autour de leur souvenir un cercle sans fin.

Le miracle que réalisèrent ainsi, de leur vivant, tant de femmes tout particulièrement rayonnantes se continue après leur mort. Elles ont laissé après elles « leur petit grain de vérité », comme disait Katherine Mansfield. Le petit grain a germé, pareil à celui de l'Évangile; et innombrables sont bientôt devenus les oiseaux qui nichent sur les branches de l'arbre tutélaire.

On ne pourra s'étonner que Katherine Mansfield me ramène, par une association de sentiments autant que d'idées, à Elisabeth Browning. Précisément, si je les aime toutes deux, ce n'est point tant à cause de leur roman qu'à cause de leur romance.

Qu'on entende bien ce que je veux dire. Les événements en eux-mêmes ne sont qu'un amas d'ombres grises. Tout leur sens vient de la vie intérieure qui les accepte et en fait de la musique, de la lumière et du bonheur. La preuve que tout est là, c'est que, même en dépit d'un corps fragile et souvent à cause de cette fragilité même, les âmes vibrent plus intensément. Katherine et Elisabeth ont été des privilégiées de cette bonne souffrance. Elle les a, non point mûries, mais délivrées dans le royaume des plus belles découvertes.

\* \* \*

Enfermée dans sa chambre sombre de Wimpole Street, tyrannisée par un père maniaque, la douce Miss Ba a tôt compris que c'est par le dedans qu'on se libère, et non par le dehors. Au commencement, il n'y a pas d'êtres autour d'elle pour l'aider. Elle doit chercher, dans ce que d'autres ont écrit, ce que plus tard on cherchera dans son propre exemple : une réponse, un aliment à cette flamme qu'elle sent brûler en elle, plus vive qu'elle ne saurait l'exprimer. Exprimer : voilà bien l'évasion!

Or, comme tous les êtres qui acceptent la vie avec joie, avec avidité, elle touche sa récompense. Un sentiment de « concordance » l'envahit : elle éprouve combien il est doux d'être à sa place dans le plan du monde arrêté par Dieu. Cette conscience de donner dans l'harmonie universelle exactement la note qu'il faut, elle la traduira tout naturellement par un certain rythme. Et de là son talent.

J'avoue que je ne m'assimile pas sans difficultés certains vers d'Elisabeth Browning. Elle cède parfois au goût de l'époque, au conventionnel, au romanesque de pensionnat. Tennyson n'est pas si loin, qui, dans la *Princesse*, avait refait, à l'usage des pensionnaires enamourées, le bréviaire enluminé et saugrenu de l'« Education des filles ». Cependant, les poèmes d'Elisabeth, tous ses poèmes, les plus médiocres comme les plus magnifiques,

me font toujours penser, tant ils sont gonflés de sève intérieure, de compréhension des autres et de personnalité, à ces vers d'un poète anglais :

*Are we not made, as notes of music are  
For one another, though dissimilar?*

Ba la Recluse semble n'avoir aucune porte ouverte sur le monde. Et pourtant le monde qu'elle découvre est cent fois plus intéressant que celui-là où les gens bien portants s'imaginent trouver le seul réel, le seul « excitant ». Ba écrit; et ses poèmes, qui commencent à la rendre célèbre, ne sont toutefois que l'instrument qu'elle accorde à sa chanson intérieure. Ce n'est pas de gloire qu'elle a faim et soif.

— Tu es très intéressante et très pittoresque, lui dit, dans la pièce et non sans compassion, sa sœur Henriette.

Ba s'en soucie bien! L'ambition ne peut être qu'un mot vide pour ceux qui ont pu échapper à la mascarade du monde et qui connaissent les profondeurs ineffables de ces régions intérieures où l'infini commence. Elisabeth Barrett n'attend point des approbations, mais des accords — et donc des rencontres.

\* \* \*

Comment Robert Browning vint vers elle et lui apporta, avec l'amour, la guérison, cela peut assurément passer pour une histoire miraculeuse. Mais tous les miracles ne sont-ils pas possibles quand on se tient toujours tourné vers l'Inépuisable? Comme cette soif est aux antipodes mêmes de ce contentement résigné que l'on confond trop souvent avec la vertu!

« Gardez au moins votre âme vivante! » suppliera Elisabeth en présence de ses frères et sœurs. « Ce qui m'effraie, c'est que vous avez tous l'air contents, satisfaits. C'est ça qui est affreux! La douleur est meilleure que la stagnation. » Cette attitude « vivante » est, n'en doutons pas, ce qui a valu à la pauvre Ba l'entrée véhémement de Robert Browning dans sa vie.

Il lui expliquera, dès sa première visite, qu'il l'a vue plusieurs fois dans ses rêves; il connaît la pièce où est étendue Elisabeth, le lierre qui s'échappe de sa fenêtre, et les bustes d'Homère et de Chaucer tout en haut de l'armoire.

— Il ne me reste plus qu'à être sincère, dira-t-elle en souriant... Et déjà, ils sont d'accord. Parce que ces êtres sont trop dignes, l'un et l'autre, de la vérité pour se la refuser.

— Je ne pourrais pas être autrement que moi-même, dit Browning : je ne sais pas mentir. La vie coule trop vite en moi : je ne pourrais pas l'arrêter, le temps de prendre une attitude.

Dignes de la vérité, ils seront aussi, tout naturellement, dignes de l'amour. Quelqu'un a dit : Elisabeth et Robert Browning, ou la perfection de l'amour humain. C'est bien là l'idéal qu'ils poursuivront l'un par l'autre avec une constance qui ne se démentira pas. La frêle jeune fille, la veille encore infirme, pourra s'appuyer avec foi sur l'épaule qui s'est offerte : elle sait qu'elle marchera vers la résurrection du corps. Elle marchera du même pas vers les sommets auxquels son âme, de tout temps, aspirait.

Les différents biographes des Browning se sont étendus sur ce qu'ils appellent l'édifiant effacement du poète devant la gloire grandissante de sa femme. Et les psychologues de débattre, à l'occasion, la question de savoir s'il convient que deux époux pratiquent le même art. Comme si des êtres qui n'ont pu voir dans leur talent que le moyen de rebondir plus haut dans leur amour avaient pu s'interroger sur de misérables querelles de préséance!...

Dans cette douce Casa Guidi, de Florence, où l'auteur de *Sordello* se laisse béatement oublier, son âme émerveillée reste la même. L'amour est une course ensemble. Et quand elle l'aura quitté, celle dont il a écrit « le nom sur l'anneau », il ne survivra plus

qu'amputé de l'essentiel. La gloire tardive n'arrivera pas à parler plus haut que le souvenir de la morte, à combler le vide. Mais il n'y a pas de vide. Elisabeth l'a rempli tout entier, pour jamais :

*Love is all, and Death is nought.*

Elle aussi aura illuminé toute sa vie de cette tendresse sans prix. Pour le meilleur et pour le pire, ils étaient unis : « Je t'aime avec ma respiration, avec mes sourires, avec les larmes accumulées de toute ma vie, écrit-elle. Et si Dieu le permet, je t'aimerai encore mieux après la mort. »

De ce collier de quarante-quatre sonnets où elle a exhalé toute la surabondance de l'amour, ne peut-on rapprocher un autre collier fait de deux petits bras d'enfant? Comme ils durent l'aimer, le garçon qui leur vint, ces deux poètes si bien faits pour voir en lui le sens final de leur amour et sa plénitude! On imagine ce que fut la maternité pour Elisabeth, femme si profondément femme. Rien, dans la vie, ne lui était une habitude : tout devenait un émerveillement. Cet émerveillement de la femme en extase devant le petit enfant qu'elle habille, qui le dira mieux qu'elle?

*Les femmes savent seules  
Nouer un petit chausson, rattacher un petit soulier,  
Chanter, punir  
Et donner à tout, un sens  
Dans un baiser.*

Je m'étonne que ces choses profondes et vraies, que cette romance délicieuse d'une vie et d'une œuvre très belle restent à l'arrière-plan des reconstitutions historiques qu'on a voulu tenter.

\* \* \*

Rodolphe Besier a écrit une pièce de théâtre qui est loin d'être mauvaise (1). Malheureusement, il a mis en préférence l'accent sur les sentiments troubles d'un père tyrannique et maniaque, renversant ainsi l'ordre des valeurs. La lumière qu'il faut projeter pour éclairer Elisabeth ne vient pas de ce qui a pu l'entourer, mais de ce qu'elle donnait elle-même, d'elle-même.

Le film est un assez piètre décalque de la pièce. L'atmosphère n'est pas créée. Dans un style de théâtre, les acteurs déclament des tirades ou des mots.

Quant aux esquisses biographiques consacrées à cette femme exceptionnelle, je n'en connais point une seule dont on puisse dire qu'elle réveille la flamme, qu'elle rallume la lampe. Virginia Wolf a joliment écrit du chien d'Elisabeth, de ce *Flush* qui est devenu un noble animal littéraire. Mais ce bavardage spirituel et satirique doit être compris comme une sorte d'allégorie. *Flush* qui renonce à la vie policée et conventionnelle pour s'en aller courir l'aventure de carrefour, c'est l'Angleterre qui secoue les préjugés victoriens, le *cantish* et l'oppression des dogmes et marottes. Mais, encore une fois, l'âme délicate, amoureuse et tendre d'Elisabeth Browning n'a rien à voir avec les incartades de *Flush*, chien libertin.

\* \* \*

La poésie du XIX<sup>e</sup> siècle fut assurément très belle : que l'on songe aux adorables chimères d'un Shelley, à l'esthétique enivrante d'un Keats, aux rêves délicats d'un Coleridge. Elisabeth Browning n'atteignit pas, certes, ces hauteurs du verbe rythmé. Mais quel rythme intérieur est le sien, répéterai-je, et comme il correspond au tressaillement même de la vie! La romance que nous suivons à travers ses vers, à travers ceux de l'homme qu'elle aima, est enchanteresse. Le plus beau reflet de leur génie fut cet amour

(1) Stock, éditeurs.

parfait qui les unit et aussi cette compréhension humaine qu'ils eurent tous deux du drame humain. L'amour n'engendre-t-il pas la connaissance? Leur union ne fut à aucun moment une tour d'ivoire, toujours ils furent pour les autres les chantres obstinés de l'espérance. La vie est bonne et la mort sera meilleure encore, répétaient-ils. Optimisme qui ne fut pas illusion de poète ou résolution d'écrivain. Elisabeth avait trop souffert dans son corps et dans son âme quand elle habitait encore Wimpole Street pour pouvoir se dissimuler les laideurs et les misères de l'existence, la méchanceté et la duplicité des hommes. Sa foi dans la beauté cependant triomphait toujours et elle savait de quelle baguette magique disposent les poètes et les cœurs aimants. Dans la claire-vue de l'amour tout s'expliquait pour elle, tout s'éclairait, même et surtout l'inconnu.

*Pourquoi se plaindre? Ne devines-tu donc pas que tout ceci  
N'est qu'un essai pour nous,  
Et qui est propre ou impropre, peut-être, à servir  
Pour la construction définitive de cette divine  
Comédie dont la terre n'est que le prologue?*

chantait l'auteur des *Immortalités terrestres*. Et il mettait dans la bouche de Pippa la réplique accordée de sa femme :

*L'alouette est dans l'air  
L'escargot sur l'épine  
Dieu trône dans son ciel  
Tout est bien par le monde.*

Elisabeth et Robert Browning savaient trop que l'opinion et la gloire ne sont faites, la plupart du temps, que de la bêtise ou de la vanité du monde, pour y ajouter quelque prix. Ils avaient reçu le don de la vie avec ferveur, ils l'avaient fait fructifier l'un par l'autre, et cela seul leur importait.

*Ce qui est grave, c'est la lampe non allumée, ce sont les reins  
[non ceints.*

*Et la course non courue.*

Pour la vie, pour l'amour, pour l'enfant, Elisabeth ne cessera de louer, de remercier et de croire. *It is beautiful*, murmurerait-elle en rendant le dernier soupir. « C'est magnifique! » : au delà de la vie, dans la Joie suprême, la romance continuait...

JEANNE CAPPE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Le centenaire du vieux Saint-Michel

« Le devoir essentiel des conducteurs d'hommes et des éducateurs de la jeunesse est de donner à ceux qui les écoutent un haut idéal et d'impérieux motifs d'agir. La Compagnie de Jésus n'y a jamais manqué : c'est ce qui fait sa gloire dans le siècle et son mérite devant Dieu. »

Je mets en exergue de cet article l'épigraphe lapidaire que le sénateur Crokaert, président de l'Association des Anciens Élèves, a burinée en tête du discours que sa mâle éloquence a consacré à la gloire du vieux Saint-Michel, continué par l'actuel Saint-Jean-Berchmans.

La première manifestation de la reconnaissance pour un siècle de bienfaits eut naturellement pour théâtre l'église du Collège, où la Fonction liturgique de haute solennité, célébrée par le R<sup>me</sup> Abbé de Maredsous, s'est déroulée avec l'Assistance pontificale de S. Exc. le Nonce Apostolique, en présence du représentant de Sa Majesté et de S. Exc. Mgr Carton de Wiart, représentant le Cardinal, entouré de Prélats.

De joyeuses agapes où la sereine gravité des Nestors, l'aimable gaieté des « moins de quarante ans » et l'exubérance des jeunes se sont fondues en un vaste concert que scandèrent des *Brabançonnies*, et des toasts variés, élégiaques ou dionysiens clôturèrent les festivités du dimanche.

Entre ces deux manifestations s'est placé un tournoi d'éloquence où deux maîtres de la parole, Paul Crokaert et Henri Goffinet, se sont disputé la palme, et finalement le jury constitué par le Bureau et l'Assemblée, électrisés par l'un et l'autre, l'a partagé *ex aequo* entre les deux joueurs, estimant à bon droit qu'ils se complétaient harmonieusement.

Je voudrais prolonger ici l'écho de leurs voix, analysant tour à

tour, aujourd'hui, les évocations historiques de l'un et, dans l' prochain numéro, les considérations psychologiques de l'autre.

#### Discours de M. Crokaert.

Il s'ouvre par un coup d'œil rétrospectif sur l'arrivée des Jésuites aux Pays-Bas. La divine aventure de ces étudiants jésuites de l'Université de Paris, d'origine espagnole, que la guerre entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint oblige à chercher un refuge chez nous, à Louvain, où ils rencontreront la faveur du peuple en attendant celle des gouvernants. Ils s'implanteront ici et jouiront d'un juste renom en se faisant les exécuteurs des décrets du Concile de Trente. « Sous l'énergique et habile impulsion de la Compagnie, une lutte ardente, systématique et infatigable fut menée contre le calvinisme... La Belgique n'apostasia pas. Dans quelques rares bourgades du plat pays et dans les villes subsistèrent cependant quelques ferments qui trouvèrent leur expression au XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'esprit libertin et voltairien et au XIX<sup>e</sup> dans l'esprit jacobin et anticlérical. » Immenses les travaux de la Compagnie naissante. Indubitablement, pour une bonne part, c'est elle qui a sauvé la foi en Belgique.

Après ce brillant début, l'orateur raconte et décrit la création du premier Collège de Jésuites à Bruxelles en 1604, à l'hôtel de Grimberghe, situé entre la rue de la Paille d'aujourd'hui et la rue d'Or, agrandi par le Refuge de Cambrai, vaste quadrilatère flanqué par l'église Saint-Michel. Elle était de style baroque. Ce qui nous vaut un piquant aperçu sur la vogue du style à tort dénommé « style jésuite » en Europe, chez nous, ici même, et le rappel de la reconstruction en baroque — si bien accordé avec l'exubérante ornementation brabançonne — des maisons de la Grand-Place après l'odieux bombardement du maréchal de Villeroi, en 1695.

Saint-Michel, frappée déjà par l'édit de proscription de Marie-Thérèse de 1773, fut entièrement démolie en 1811. Charmante

description du temple qu'ornaient des tableaux de Crayer, d'Erasme Quellin, de Daniel Seghers, de J. Crokaert, lointain ancêtre de celui qui peint aujourd'hui autrement, avec les tons opulents de sa palette oratoire.

Evocation du Collège, foyer de l'humanisme, où se développait « la culture générale, cet état de grâce de l'intelligence ». Trait chaleureusement applaudi par cet auditoire d'élite.

Rappelant l'hécatombe de jeunes héros de la guerre mondiale, anciens élèves des Jésuites, « vraie moisson de lauriers d'or », M. Crokaert affirme que le patriotisme était parmi eux une tradition séculaire. Aumôniers de la flotte et de l'armée, les Pères communiquaient à leurs élèves l'ardeur de leur courage. Au XVII<sup>e</sup> siècle, une ville était-elle assiégée, ceux-ci volaient à sa défense, ouvraient les tranchées, construisaient des demi-lunes. « Des siècles durant, dans ces saintes et fortes maisons, on n'a cessé de tremper les âmes et les corps à la bonne manière... En pouvait-il être autrement alors que, dès ses origines, la Compagnie de Jésus allia à la fermeté du soldat l'austérité du moine ? »

\* \* \*

Abordant le dernier centenaire du Collège reconstitué, M. Crokaert arrête un regard profond sur 1830 : triple révolution, la première contre le régime hollandais, la deuxième contre le Congrès de Vienne qui veut nous dépecer, la troisième contre l'Economie périmée, marquée par la construction du premier chemin de fer. « Mais, qu'est-ce donc que Révolutions sans un grand souffle des idées et sans triomphe du spirituel. » Le gouvernement de Guillaume avait fait peser son joug sur l'intelligence. Il fermait en 1825 collèges et séminaires pour les remplacer par le Séminaire philosophique de Louvain, en vue de fonder une Eglise nationale détachée de Rome. Les jeunes gens devaient émigrer en France et en Suisse pour faire leurs études et se voyaient, au retour, frappés d'incapacité à exercer un emploi. « Aussi quel élan de joie, de liberté et de restauration quand, après la Révolution, l'Université catholique, en 1834, se reconstitua à Malines, puis à Louvain. La même année, Théodore Verhaegen crée l'Université de Bruxelles. A Gand et à Liège, en 1835, des universités sont instituées sous l'égide de l'Etat. Des établissements d'instruction sont fondés, notamment par les Jésuites, dans plusieurs villes, pour dispenser l'enseignement des humanités aux jeunes gens de toutes conditions.

» Ignace fut un soldat, le héros de Pampelune. Le fondateur du Collège de la rue d'Or, le P. Suilly, avait été aumônier militaire. Le restaurateur du Collège Saint-Michel, en 1834, le R. P. Boone, de sainte mémoire, fut, lui aussi, un ancien soldat.

» Curieux destin. Il était séminariste à Gand en 1813, lorsque Napoléon révoqua l'évêque de Broglie. Les 263 séminaristes refusèrent de s'incliner devant l'intrus et furent déportés. Le jeune Boone fut interné à Wezel, puis enrôlé sous les drapeaux, partit pour l'armée des Pyrénées sous le maréchal Suchet, il y fut tambour. Il disait volontiers : « J'ai battu la charge pour l'Empereur, je puis bien la battre pour le Bon Dieu. » Il créa la forte tradition dont nous fûmes tous bénéficiaires..»

Ici un charmant souvenir. « Lorsque, le 27 avril 1847, le Collège Saint-Michel eut l'honneur de recevoir le P. Lacordaire, celui-ci parla aux élèves réunis dans la salle de gymnastique. Frappé de leur bonne mine et de leur excellente tenue, il leur dit : « Je vous félicite, chers jeunes gens, d'être beaucoup mieux élevés que nous l'étions dans les mauvais lycées de l'Empire et de la Restauration. »

» Ce que Lacordaire disait de la France, observe l'orateur, il eût pu le dire de la Belgique. La Révolution française, qui avait détruit jusqu'à la racine 562 collèges religieux, avait fait à l'ensei-

gnement secondaire un mal énorme, et ce mal persista, après 1815, sous le gouvernement du roi Guillaume. Les Pères Jésuites ne purent remonter dans leurs chaires que sous l'égide de la Constitution de 1831. Ils créèrent d'abord le Collège de la Paix-Notre-Dame, à Namur, puis la maison d'Alost et, en 1835, le Collège de Bruxelles. La Compagnie était déjà très populaire, grâce surtout aux prédications du R. P. Jean-Baptiste Boone. Il attirait toute la ville à Notre-Dame de la Chapelle. Les prédicateurs de l'époque avaient l'habitude de lire leurs prônes et leurs sermons, mais les Pères Jésuites introduisirent l'usage de parler d'abondance, ce dont les fidèles leur surent gré.

» Installés d'abord rue de la Prévôté, le vicaire Vervloet leur avait ouvert sa maison; les Pères ne tardèrent pas à s'établir rue des Ursulines où ils reprirent le fil de leur tradition, rompu depuis 1773. »

Le rapporteur fait valoir ensuite les états de services du R. P. Boone : les principes de saine pédagogie dont il fit la loi de Saint-Michel, la reconstitution de la célèbre Société des Bollandistes, l'institution de la première Conférence de Saint-Vincent de Paul. Ces fécondes initiatives, il les réunit en un faisceau avec celles qui émanèrent par la suite du Collège et tirèrent de lui leur vitalité : l'œuvre sociale des *Xavériens* du R. P. Louis van Caloen, le *Syndicat général des Voyageurs, Négociants, Employés et Patrons* du R. P. Gravez, la fondation de la Résidence du *Gésu*, l'établissement du nouveau *Collège Saint-Michel*, les *Congrégations de la Sainte Vierge*, le *Cercle littéraire*, autre initiative du R. P. Gravez, la *Société scientifique de Bruxelles*, fondée en 1875 par l'éminent P. Carbonnelle.

A ces noms vénérés que je viens de citer, il est juste, pour en former une couronne, de joindre ceux de maîtres justement réputés, tels que les PP. Liagre, Petit, Koekelhoren, Van Innis, Mullié, De Kindere, Deharvengt, Garin, etc.

\* \* \*

Dans la dernière partie de son discours, M. Crokaert, d'un crayon fin, spirituel et pittoresque, a esquissé le tableau de la vie interne du Collège, décrit le cadre où elle évolua, sa belle colonnade écussonnée aux armoiries des Hornes et des Lalaing, le magnifique escalier d'honneur de leur hôtel se terminant en sanglier, que l'on peut admirer au Musée du Cinquantenaire, les embûches qu'y rencontrait la discipline, l'aménagement annuel de la cour intérieure en salle de spectacle où fut représentée la première d'*Africa*, du baron Descamps, qui tant exerça la verve des Jeune-Belgique.

La péroraison de cette éloquente harangue est un vibrant hommage à la Compagnie de Jésus. Devant les attaques dont elle est ou plutôt fut la cible, elle peut rester sereine. Ses œuvres parlent pour elle, l'œuvre apostolique des missions en Chine, au Japon, à Ceylan, au Congo, l'œuvre scientifique des Bollandistes, de tant de savants religieux au nombre desquels s'ajoutait récemment le P. Jules Nieuwland, né à Eensbeke (Flandre Orientale), lauréat de la médaille d'or décernée par la célèbre Société américaine de chimie. Les disputes humaines, d'ailleurs, semblent s'adoucir, sur le plan historique, au sujet des Jésuites : témoin ce livre allemand de Fülöp Miller qui s'efforce loyalement de comprendre le problème de la naissance et de l'expansion de la Compagnie. Témoin encore la thèse récemment présentée à l'Université de Grenoble par M<sup>lle</sup> Reviron sur Pascal, où les Jésuites sont enfin traités avec une perspicace équité. « Le progrès spirituel d'une époque heurtée et angoissée comme la nôtre est au prix de cette magnanimité de l'esprit. »

Cent années ont passé, ici, dans cette maison sur tant de vertus et de labeurs. Cent années qui avaient été précédées de deux cents autres de même alliage, le plus noble qui soit. Devant cette œuvre de Dieu, haut les cœurs et chapeau bas!

Et l'orateur de clore son discours par le souhait traditionnel emprunté à la liturgie du sacre des évêques : *Ad multos annos!*

M. Henri Goffinet qui lui succéda à la tribune et dont j'analyserai la semaine prochaine ce qu'il a modestement appelé : une « allocution », a fini en introduisant une heureuse variante au souhait classique. « Et, dit-il, puisqu'il ne faut pas mesurer la destinée d'une maison comme la vôtre à la chétive mesure d'une vie d'homme, je terminerai, me faisant l'interprète de tous, par le souhait classique légèrement modifié, en vous disant de toute notre âme reconnaissante : *Ad multa saecula!* »

J. SCHYRGENS.

## DAMES DE MARIE

**Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles**

**INTERNAT — EXTERNAT**

Section préparatoire. — Section moyenne avec cours supérieurs. Ecole normale primaire agréée par le Gouvernement.

**Ecole normale moyenne archi-épiscopale** pour formation de régentes avec cours préparatoires.

**Humanités greco-latines** (6 années). Certificat homologué par le Gouvernement.

Humanités modernes.

**Ecole supérieure de sciences pédagogiques** et d'éducation familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme reconnus par le Gouvernement.

# COOSEMANS

**JOAILLIER ET ORFÈVRE**  
**DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE**  
**25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES**

Exposition de Bruxelles 1935  
Collectivité des JOAILLIERS  
et ORFÈVRES  
Pavillon de l'Élégance (Parure)

## Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 88      Siège social : ANVERS BRUXELLES  
rue d'Arenberg, 19      Avenue du Midi, 8

**OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET**

**BONS DE CAISSE 4 % NET**

garantie exclusivement par des

**PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

en 1<sup>er</sup> rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

## Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme      Fondée en 1881      Registre du Commerce d'Anvers n° 115

**CAPITAL : frs. 40.000.000**  
**RÉSERVES : frs. 67.729.992,79**

**FONDS SOCIAL : frs 107.729.992,79**

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir

44, Boulevard du Rogent, 44

Tél. N° 302.30-302.31

Tél. N° 12 44 27 - 12 84 84

**SUCOURSALLE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101**

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**

Obligations Foncières :

Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,80 % NETS

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**

67